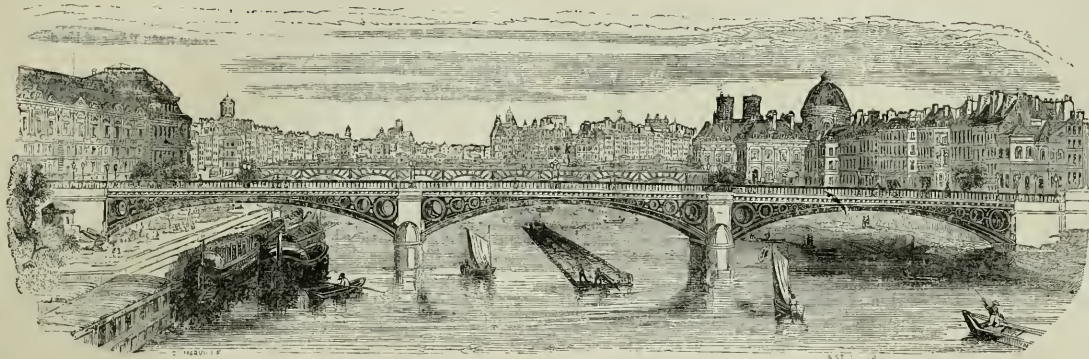


# L'ILLUSTRATION,

## JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris. 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.  
Prix de chaque N<sup>o</sup>, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N<sup>o</sup> 302. Vol. XII. — SAMEDI 9 DÉCEMBRE 1848.  
Bureaux : rue Richelieu 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.  
Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

### SOMMAIRE.

**Histoire de la semaine.** Le pape à Gaète; Chemin de l'air, par M. Boissieu. — **Schwanthalers.** Portrait; Une nymphe des eaux; Cérès et Proserpine; La Bavière; Othon. — **Le Pasteur-Adjoint** (fin), par M. X. Normier. — **Correspondance.** — **Courrier de Paris.** Groupes stationnant aux abords de l'Hôtel du Rhin, habité par Louis-Napoléon Bonaparte; Séance du club démocratique dans la salle Montesquieu; Les orateurs en plein vent; Les chanteurs de chansons politiques; Les caricatures politiques exposées chez Aubert, place de la Bourse. — **Le droit au Bonheur.** — **Jérôme Palmrot à la recherche de la meilleure des Républiques.** Le commissaire gras; Les députés du Luxembourg; Séance des Montagnards de 1848; Les hommes des tyles après la révolution de février, par Tony Jobannot; Jérôme Palmrot passant en revue sa compagnie; O-car, par Graodville. — **1830-1848.** Revue rétrospective de M. Taschereau, par M. Alexandre Dufal. — **Bulletin bibliographique.** — Vue du château de Hampton-Court. — **Eruption du Mouna-Rou dans les îles Sandwich.** — **Béhus**

### Histoire de la semaine.

Jeudi de la semaine dernière, comme nous terminions notre bulletin sur les événements de Rome, M. Ledru-Rollin montait à la tribune, où le suivait bientôt après M. Jules Favre. Ces orateurs se sont égarés dans les hypothèses; les faits et les théories qu'ils ont combattus n'existaient que dans leur imagination. Le premier, pour démontrer le calme qui règne selon lui à Rome, a tiré argument de l'impassibilité des membres de la chambre des députés romains qui sont demeurés immobiles sur leurs sièges et n'ont pas même laissé s'interrompre la lecture du procès-verbal à la nouvelle du meurtre qui venait d'ensanglanter les degrés du palais législatif. L'Assemblée a manifesté, et M. Ledru-Rollin aurait dû d'avance sentir, que c'était là un triste symptôme de la tranquillité dont jouit la ville éternelle.

Si M. de Montalembert a trouvé peu d'adhésion quand il

a exprimé le désir que ce ne soit pas seulement le pontife que nous allions secourir, mais aussi le prince que nos armées aillent défendre, il n'y a eu que des applaudissements pour les nobles et généreuses paroles par lesquelles il a flétri le crime qui a souillé les premières scènes de la révolution romaine. S'il y a eu quelque exagération dans les éloges que l'orateur a donnés à la victime, cette hyperbole même trouvera sa justification dans le souvenir évoqué par M. de Montalembert des luttes d'opinion qu'il avait eues à soutenir contre M. Rossi à la tribune de la chambre des pairs. Un ancien adversaire est bien venu à prodiguer la louange sur une tombe qu'une si horrible catastrophe a prématurément creusée.

La discussion a longuement roulé sur cette doctrine incontestable, mais que MM. Ledru-Rollin, Jules Favre et de La Rochejaquelein n'en ont pas moins compendieusement développée, que le pouvoir exécutif actuel devait, pour les grandes mesures, requérir préalablement l'assentiment de



Notre Saint-Père le Pape à Gaète.



Assemblée nationale. Personne ne pensait autrement, et M. le ministre de l'intérieur a été le premier à reconnaître que la théorie de ses adversaires échappait à toute réutation ; seulement il a prouvé qu'elle était ici sans réelle application, et que l'Assemblée, la surveille, l'avait parfaitement reconnu par les témoignages presque unanimes d'adhésion qu'elle avait donnés à l'annonce de la mesure dont la rapidité des événements avait forcé le gouvernement à prendre l'initiative. — L'ordre du jour a été proposé sous plusieurs formes. Des montagnards, dont le nom de M. Jules Favre fermait la liste, voulant provoquer une déclaration qui eût infligé au gouvernement un blâme solennel pour avoir excédé ses pouvoirs constitutionnels. Mais l'Assemblée, dans un tout autre esprit, a accordé la priorité à une formule proposée par M. de Treveneuc, et portant qu'elle approuvait les mesures de précaution prises par le gouvernement pour assurer la liberté du Saint-Père, se réservait de prendre une décision sur les faits ultérieurs et encore imprévus, et passait à l'ordre du jour. Le scrutin de division a donné en faveur de cette déclaration 480 voix et 43 seulement contre. Un certain nombre de partisans de la candidature de M. Louis Bonaparte, et celui-ci à leur tête, se sont abstenus.

Le lendemain, la séance a été interrompue par une communication officielle qui a produit la plus vive sensation. C'était une dépêche, en date du 26 novembre à trois heures, et adressée à M. le ministre des affaires étrangères par le consul de France à Civita-Vecchia. Elle était ainsi conçue : « Le pape est parti fortivement de Rome le 24, à cinq heures du soir. Rome est calme et indifférente. Un vote de confiance a été accordé au nouveau ministère. Le pape se rend en France sur le *Tinare*, qui est allé le prendre à Gaète. » Une heure après, M. le ministre des travaux publics a paru à la tribune et a annoncé à l'Assemblée que le gouvernement venait de charger M. le ministre de l'instruction publique et des cultes de se rendre immédiatement à Marseille et d'y prendre les mesures nécessaires pour la réception du Saint-Père. Il a ajouté que, lorsque l'arrivée de Sa Sainteté serait devenue une certitude, l'Assemblée en recevrait immédiatement avis et serait appelée alors à régler elle-même les dispositions qu'elle jugerait convenables pour que le souverain pontife reçût un accueil digne de la République. La chambre entière a répondu par les témoignages de son assentiment. M. l'évêque de Langres s'est alors dirigé vers la tribune, et, d'une voix profondément émue, il a dit qu'il se regardait comme le fidèle interprète de toutes les consciences catholiques en venant porter des consolations dont la source se trouvait pour lui dans les sympathies respectueuses qu'avait rencontrées au sein de la représentation nationale le nom du chef auguste de la chrétienté. Il a ajouté que les démonstrations dont il était témoin depuis plusieurs jours étaient dignes du vif bon vouloir français. « Elles appellent et constatent, a-t-il dit en terminant, les bénédictions de Dieu sur nos institutions et sur la patrie. Soyez bénis au nom du monde catholique tout entier ! » L'Assemblée a été vivement impressionnée par ces paroles.

Samedi, à l'ouverture de la séance, il a été donné lecture d'une lettre dans laquelle le nonce apostolique, M. l'archevêque de Nicée, exprimait la reconnaissance dont l'envoyé du Saint-Siège est pénétré pour le gouvernement de la République et pour les représentants de la France. — Mardi, M. le général Cavaignac a rendu compte à l'Assemblée d'une série de dépêches télégraphiques attardées par l'état atmosphérique, desquelles il résulte que le pape est arrivé le 23 au soir à Gaète, où il n'a pas tardé à être rejoint par le roi de Naples. De son côté, notre ambassadeur, M. d'Harcourt, était allé prendre à Civita-Vecchia le bateau à vapeur le *Tinare*, sur lequel il s'est empressé de gagner le port de Gaète, où il a débarqué à midi. M. de Cavailles fait voile de Marseille vers le même point sur un aviso, et l'ordre a été expédié par le télégraphe à la flotille expéditionnaire qui mouillait en rade de Marseille de suspendre son départ. On croit que cet ordre est arrivé tard. Les journaux de Marseille, du 1<sup>er</sup>, annoncent que le départ de la brigade d'expédition a eu lieu le 3 Les frégates à vapeur, dit le *Spécialiste*, ont pris le large vers quatre heures du soir, par un temps magnifique, et ont fait route vers Civita-Vecchia.

Les correspondances de Naples et les journaux toscans nous fournissent, sur la manière dont le ministre de la Bavière, M. de Spaur, et l'ambassadeur de France, M. d'Harcourt, ont fait évader Pie IX, des détails que nous devons reproduire, en les dégageant des éloges sans nombre qui sont partout prodigués à ces diplomates pour leur généreuse conduite.

« Le pape était depuis plusieurs jours en quelque sorte gardé à vue. M. de Spaur se présente au palais, exprime vivement le désir de voir S. S. et de l'entretenir d'une demande de bulles et de dispenses au sujet d'un prétendu mariage entre une princesse de Bavière et le comte de Trapani. Il est introduit dans le cabinet, mais la porte reste ouverte, et plusieurs personnes préposées à la surveillance continuent à causer et à se promener dans la salle qui précède. L'entretien de M. de Spaur se prolonge ; au bout de quelque temps, M. d'Harcourt se présente à son tour, demande aussi à être introduit, et se met, en attendant, à causer avec les assistants, les ouvre, détourne leur attention de ce qui se passe dans le cabinet du Saint-Père, et les attire peu à peu dans un coin de la salle d'où ils ne peuvent voir ce qui se passe dans ce cabinet. Après quelques minutes de conversation, on jette par la porte un coup d'œil inaperçu, on entre : le cabinet est vide. Le pape avait disparu par une porte du fond, il était parti d'un simple soutane et passant pour le chapelain de M. de Spaur. Le chemin de Civita-Vecchia était gardé, et cette surveillance coupait ainsi la voie de la mer. Force était de se diriger vers la frontière napolitaine. En la franchissant, une difficulté apparente surgit ; le commandant de la place,

homme rigide, après avoir examiné le passe-port du ministre de Bavière, insista pour voir celui du chapelain. M. de Spaur se pencha à l'oreille de l'officier, lui dit quelques mots, et c'est en voyant le digne commandant se jeter à genoux pour baiser sa mule, que les assistants apprennent la présence du Saint-Père. S. S. est arrivée dans un défilé complet.

« M. d'Harcourt n'est arrivé qu'à quatorze heures sur le *Tinare*, qui était stationné à Civita-Vecchia. Les nouvelles de Rome sont assez confuses ; le bruit court toutefois que la légation de Bavière aurait été pillée, puis incendiée, en haine de la part qu'a prise à la fuite du pape le ministre bavarois, dont le projet, quoique resté secret, était du reste conçu à l'avance. Les mesures de toute nature avaient été prises avec un admirable sang-froid par divers membres du corps diplomatique. Le cardinal Antonelli, resté seul auprès du pape depuis la journée du 16, l'avait précédé de vingt-quatre heures à Gaète.

« Quant à la résidence future de S. S., voici ce qu'on dit et ce qu'on présume : le pape serait très mal à Gaète et ne pourrait songer à y séjourner longtemps ; la ville de Bénévent, enclavée pontificale dans le royaume de Naples, offrirait quelques avantages, entre autres celui d'être indépendant, chez soi, et plus convenablement sans doute que partout ailleurs ; mais cette résidence n'aussi le grave inconvénient d'être mal installée matériellement et dans des conditions de séjour impossibles à admettre. Le couvent du mont Cassin, auquel l'on pourrait penser également, serait une sorte de désert inaccessible, et présenterait en outre le danger de ne pas mettre la personne du pontife à l'abri d'un coup de main préparé sur la frontière romaine qui est proche. Resterait donc, en dernier analyse, la résidence royale de Caserte, près de Naples, digne de recevoir le chef de la chrétienté, et située à une heure de distance de la ville, à laquelle elle est liée par un chemin de fer ; il y aurait encore là des objections à faire. Resterait également Malte, et aussi l'Espagne, et enfin la France. »

D'insignifiantes interpellations sur des réfugiés politiques et des condamnés espagnols, le vote sur l'appel du contingent annuel de 80,000 hommes, voilà tout ce qui a occupé l'Assemblée, avec la suite de cet interminable budget rectifié de 1848, qui n'a plus que 20 jours à courir, et sur lequel s'acharnent des harpies parlementaires qui n'ont pas attendu jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1849, dans l'impatience qu'elles éprouvaient de désorganiser tous les services. Du reste, c'est peut-être un bonheur ; leur triste passion se sera satisfaite. Le désordre n'aura duré qu'un mois, et, au budget prochain, on aura en le temps d'éprouver et de reconnaître combien est intelligente la Saint-Barthélemy, soit dit sans calomnie, qui a exécuté la sous-commission du comité des finances.

La séance du 6 n'a pas été longue, mais elle a été bien remplie. Le budget des recettes a été voté en entier. Avant le vote du budget des recettes, l'Assemblée avait terminé le budget des dépenses. On sait que le chapitre 1<sup>er</sup>, relatif à l'administration centrale de chaque ministère, avait été réservé dans le cours de cette longue discussion. On avait tranché hier la question pour le ministère de la justice, et opéré quelques réductions sur les traitements des hauts fonctionnaires. La même opération a été pratiquée sur les autres ministères avec des chances diverses.

Les élections ont eu lieu à l'Assemblée pour la nomination mensuelle des six vice-présidents et de deux secrétaires. Elles ont été fort laborieuses. Mardi une tactique d'abstention, de la part de la portion de la réunion de la rue de Poitiers, qui a mis en avant la candidature de M. Louis Bonaparte, a rendu tout résultat impossible ; les noms sortis de l'urne mercredi sont ceux de MM. le général Bodeau, Lacrosse, Bixio, Havin, Goudchaux, Corbon, vice-présidents ; et de MM. Emile Lenglet et Laussedat, secrétaires.

Plusieurs départements ont, de leur côté, élu des représentants. M. Roland a été élu dans la Moselle contre M. Ney de la Moskova ; M. Raudot, dans l'Yonne, contre MM. Jérôme Bonaparte et le général Piat ; MM. le maréchal Bugeaud et le général Regnault de Saint-Jean-d'Angély, dans la Charante-Inférieure, à une grande majorité ; dans le Tarn, MM. Jules Boyer et de Marliave, et dans le Calvados M. Thomine.

La nouvelle s'accrédite que le roi Charles-Albert aurait été empoisonné. On annonce en même temps qu'il est hors de danger.

L'Assemblée nationale prussienne, après avoir siégé le 1<sup>er</sup> décembre, s'est ajournée jusqu'au jeudi de la semaine suivante, 7 décembre. Le nombre des membres qui se sont trouvés présents dans la salle monta à 262, mais 80 membres se sont retirés dans le cours de la séance. Un journal prussien fait connaître la cause de cette décroissance subite du chiffre. Un grand nombre de députés de la gauche, formant le corps des récalcitrants de Berlin, étaient venus dans la matinée à Brandebourg pour prendre part aux délibérations, mais à condition que les décisions prises à Berlin depuis le 8 jusqu'au 15 novembre, par l'Assemblée siégeant après l'ordonnance de transfert, seraient reconnues bonnes et valables. Ces conditions ont paru inacceptables aux autres membres. M. d'Urnitz, qui prétendait être toujours président parce qu'il l'avait été légalement jusqu'au 8, n'a plus été reconnu en cette qualité ; on est généralement convenu que, pour le moment, il ne pouvait y avoir qu'un président d'âge.

On put, à cette occasion, remarquer ce qu'il y a d'analogie et de différent à la fois dans les deux Assemblées constituantes de Berlin et de Vienne. La diète autrichienne subit l'anarchie et les scènes sanglantes du 6 octobre, y ont un grand nombre de ses membres se retirer, mais s'agit toujours, et en nombre, jusqu'à un bombardement de la ville par les troupes impériales, et quels que soient les actes individuels de ses membres, elle conserve une attitude pas-

sive tant à l'égard de la couronne que de l'insurrection ; transférée à Kremsier, elle proteste d'abord contre la translation, mais elle ne s'y rend pas moins au jour indiqué. Une nouvelle élection du président devient nécessaire, et les séances tonnes depuis le 6 octobre sont définitivement regardées comme non avenues, malgré les efforts de quelques membres qui voulaient appuyer leur validité sur cette circonstance, que la diète n'avait pas cessé d'être en rapport avec l'empereur, qui avait même reçu ses députations.

A Berlin, l'Assemblée nationale, quoique au fond influencée par la pression du dehors comme celle de Vienne, semble diriger le mouvement plutôt que le subir, ce qui est dû en partie à la présence dans l'Assemblée d'un grand nombre de députés à tendances radicales, et en partie à la supériorité intellectuelle des membres prussiens sur ceux de l'Assemblée autrichienne ; elle oppose de la résistance à la couronne ; elle exerce même un certain ascendant, mais le refus de l'impôt lui fait tout à coup perdre cet ascendant et pencher la balance en faveur de la couronne. Les membres récalcitrants rôdent autour de la salle des séances, à Brandebourg, sans savoir comment y entrer décentement. Et si une lausne honne ou quelque scrupule les retient encore quelque temps hors de la salle, ils s'exposent à n'y plus rentrer du tout et à voir leurs places occupées par les supplicants.

« De ces hésitations, et de ces revirements subits de l'opinion, dit le *Journal des Débats*, on pourrait peut-être tirer cette conclusion également applicable à l'Autriche et à la Prusse, que l'agitation de ces derniers mois prenait sa source plutôt dans une appréhension continuelle d'un retour vers l'ancien régime que dans quelque grief profond et sans remède ; que le besoin d'aller au delà d'une monarchie constitutionnelle ne mettait en mouvement qu'un très petit nombre d'agitateurs, et que les gouvernements de la Prusse et de l'Autriche peuvent encore assez compter sur l'appui des masses, si, en ne négligeant aucune mesure conseillée par la prudence, ils pratiquent franchement et sans arrière-pensée le régime constitutionnel. »

La séance du 6 a été interrompue par un incident déplorable et qui semblait avoir été menagé pour servir de moyen d'influence électorale. Des les premiers instants de la séance M. Dufaure est monté avec une certaine hâte à la tribune pour annoncer le retrait du projet de loi sur les récompenses nationales. La commission nommée en vertu d'un décret du 1<sup>er</sup> mars, trois jours après la Révolution de février et sous le règne de la République démocratique et sociale, a présenté, à ce qu'il paraît, à la reconnaissance et à la munificence nationale une liste de noms qui était le motif de l'agitation de l'Assemblée et le motif du retrait de ce projet sur lequel le *Moniteur* du soir a publié cette explication.

« Un décret rendu le 1<sup>er</sup> mars par le gouvernement provisoire avait institué une commission des récompenses nationales. Cette commission, organisée définitivement le 5 mai, s'était occupée d'un travail très étendu sur les nombreuses demandes qui lui avaient été adressées.

« Le 1<sup>er</sup> septembre dernier, 7,804 demandes avaient été présentées, 5,018 avaient été appréciées. Sur les indications générales fournies par la commission, et sans avoir pu examiner encore les états nominatifs dont la commission ne s'était même pas dessaisie, M. Sénard, ministre de l'intérieur, présente, le 19 septembre, un projet de décret relatif aux récompenses nationales.

« Le décret avait pour objet à la fois d'accorder des récompenses aux blessés de février, aux citoyens qui avaient combattu ou souffert pour la cause républicaine, et enfin de liquider le compte des souscriptions qui avaient été recueillies pour les blessés de février, et qui dépassaient 1 million 300,000 fr. Selon les articles 4 et 5 du projet de décret, les récompenses devaient être accordées par des arrêtés du ministre de l'intérieur.

« La commission de l'Assemblée nationale chargée d'examiner le projet de décret, a demandé communication de tous les travaux préparatoires, et notamment des états nominatifs qui étaient encore en ses mains de la commission des récompenses nationales.

« Le ministre de l'intérieur, déférant au vœu de la commission de l'Assemblée, les a fait demander et les lui a fait remettre. L'examen de tous ces travaux préparatoires a montré qu'à côté des services réels rendus à la cause de la liberté, et que le gouvernement républicain ne peut se dispenser de récompenser, se plaçaient des indications odieuses et insensées, et dont on n'aurait jamais soupçonné l'existence.

« Le gouvernement a senti que, quoiqu'il n'y eût dans de pareils travaux rien de définitif, il résultait du seul fait de leur révélation, la nécessité d'abandonner le projet primitif et de se livrer à une nouvelle étude de tous les éléments de la question. Il a retiré le projet de décret. »

Nous n'ajouterons qu'une réflexion à la note officielle : ceux qui ont dressé cette liste odieuse ou ridicule mériteraient d'être poursuivis en diffamation par les hommes honnêtes dont les noms s'y trouvent sans leur consentement. Un de nos amis qui aurait pu y être compris, pour une cause honorable, mais qui n'a cessé de protester avec horreur contre ces ignobles appétits qui poussent des misérables à la curée, disait : Heu soit leur, ils ne m'ont pas jugé digne d'une telle infamie ! Au reste, l'exemple avait été donné par la Restauration, et maintenu par la Révolution de juillet ; le voici condamné aujourd'hui, c'est bien fait, mais on dressa en ce moment des listes nouvelles qui pourraient le remettre en honneur au mois de janvier. *Escrire bene. Nation absurde !*



## Chemin d'Air (1).

*Solution du problème sur la manière de diriger les aérostats. Procès incontestables par application théorique du Boissellofuge.*

Dans un simple préambule, je viens exposer un système de voitures aériennes que tous les savants ont cherché à appliquer aux aérostats et que la science semblait vouloir refuser à l'homme. Ce système, je l'ai trouvé et dans sa plus grande simplicité.

Bien que ma découverte soit des plus simples, je vais paraître peu compréhensible peut-être, attendu que, n'ayant rien pour m'appuyer que mon système seul, je m'attends à trouver de nombreux réfutateurs qui ne manqueront pas de me dire que mes idées planent dans le vide... et qu'elles ne peuvent avoir d'autre résultat que celui de sévaper comme une goutte de rosée dans un rayon de soleil...

J'ai pensé à la critique, et j'accepte d'avance tout ce que mon gigantesque et audacieux projet peut provoquer de mordant chez mes antagonistes, et j'espère prouver par *a-b* que mes idées sont aussi arrêtées et aussi saisissables que celles de Papin lorsqu'il découvrit la vapeur au moyen d'une concentration de liquide en ébullition dans une simple marmite.

Quelques gents dont la science a meublé l'esprit par de solides expériences, seront peut-être assez judicieux et assez complaisants pour examiner cette découverte et se pénétrer de la vérité de ce que j'annonce.

Peu m'importe que trente millions d'hommes me tournent en ridicule si seulement dix hommes que la science place au premier rang daignent me donner leur assentiment!

Les masses ne créent pas de nouveaux systèmes, elles s'en servent.

Jacquet fut assez lapidé par les ouvriers pour en avoir trouvé un bien simple et qui fait la richesse de notre industrie séricicole. En sont-ils plus malheureux? Non; ils le vénéraient aujourd'hui, ils parlent de lui avec amour, et des toasts bruyants sont portés par eux, dans leurs fêtes, en l'honneur de ce génie sans ambition.

J'aborde mon système par la courte analyse qui suit:

1° J'emploierai d'abord, selon le poids du train que je devrai lancer dans l'espace, les aérostats comme moteurs.

2° Je leur donnerai, par leur solidité et leur volume, une force assez puissante pour enlever de terre 100,000 kilogrammes.

3° Chaque aérostat, dont le modèle est inventé par moi, pour offrir toute sécurité aux voyageurs aériens, aura sa force employée à demi, c'est-à-dire réduite à 50,000 kilogrammes.

4° J'établirai dix aérostats de force égale, qui suspendront, à une faible distance de leur pied (cinq de chaque côté), le Boissellofuge, confortablement, élégamment construit et somptueusement décoré, qui devra transporter à 100, 200, 300, 1,000, 2,000, 3,000 heures et plus, sans interruption, les voyageurs obligés ou désireux de franchir ces grandes distances, et je ne propose de faire atteindre au Boissellofuge une marche de 50 lieues à l'heure, au moins, par mon infallible combinaison.

5° Le dessous du Boissellofuge aura la forme d'un immense navire; le dessus imitera également, mais plus simplement, les mâts, cordages et voiles d'un vaisseau de ligne. C'est à chaque côté du Boissellofuge seront adaptés cinq roues d'un grand diamètre en formes d'ailes de moulin à vent.

6° Le mouvement de rotation se fera au moyen de la pression atmosphérique.

7° Un gouvernail, ou timon, d'une puissance surhumaine, sera placé à l'arrière du Boissellofuge et nu par un engrenage que j'ai établi à cet effet, pour changer à volonté la direction du vaisseau.

8° Aucun combustible ne sera admis dans le Boissellofuge que celui nécessaire à la fabrication du gaz.

9° Des échelles de communication seront établies entre les aérostats moteurs et le Boissellofuge.

10° Des lunettes télescopiques d'une grande dimension, scellées dans le Boissellofuge, seront à la disposition des voyageurs désireux de s'occuper des astres.

11° Un immense réservoir rempli d'air, dominant le Boissellofuge, sera consacré spécialement à arrêter l'incendie, du reste peu probable. Des canaux pratiqués dans l'épaisseur du Boissellofuge laisseront échapper l'eau spontanément, au moyen de robinets placés de distance en distance, dans tous les appartements, en mille petits jets divers, comme établis, poussés violemment par un ventilateur.

12° Par un moyen contraire au précédent article, il sera établi à côté et devant le réservoir d'eau un calorifère qui chauffera, par des conduits et bouches de chaleur, toutes les salles et cabinets du Boissellofuge.

13° Un buffet (table à manger) sera établi dans le Boissellofuge, mais seulement pour les grandes distances, telles que celles de Paris à Pékin, New-York, Québec, etc., où les voyageurs sont susceptibles de faire deux ou trois repas avant d'arriver à leur destination.

14° Le Boissellofuge aura une hauteur de 15 mètres, non compris le stoopachute (soufflet élastique très considérable), à sa base. Il se composera de trois étages d'égale hauteur qui prendront le nom de première, deuxième et troisième classe. La première classe occupera le troisième étage du Boissellofuge et ainsi des autres. Il sera réservé

5 mètres au Boissellofuge, au fond et sous la troisième classe, en cas qu'on soit obligé de descendre en mer.

15° Des escaliers spacieux seront pratiqués dans le Boissellofuge pour communiquer des premières aux deuxième et troisième classes.

16° Dix voiles très grandes et très solides, pouvant contenir chacune le dixième et plus des voyageurs, feront partie du matériel de secours en cas d'événement.

17° Un parafoudre sera placé de manière à éviter tout danger en cas de tempête et de tonnerre.

18° Un salon concert existera aux premières, où un ventilophone de mon invention exécutera diverses symphonies, alternativement avec une troupe d'artistes de mérite.

19° Un salon littéraire sera également établi aux premières, à côté d'une somptueuse salle de jeu.

20° Un estaminet sera réservé aux fumeurs.

21° Plusieurs pianos et autres instruments de musique seront mis à la disposition des amateurs.

22° Divers salons et cabinets seront réservés aux dames.

23° Un stoopachute, inventé par moi, ayant de nombreux et puissants ressorts, en rapport avec le poids du Boissellofuge, sera adapté au-dessous du vaisseau, afin de prévenir le moindre choc à la fin de son ascension.

24° Le départ du chemin d'air s'annoncera par le bruit d'un formidable instrument en cuivre que j'ai inventé à cet effet, auquel je donnerai le nom de ventilophone, ainsi nommé plus haut. Cet instrument merveilleux exécutera une symphonie céleste. Il en sera de même à l'arrivée.

25° Un ventilateur, auxiliaire des roues du Boissellofuge, fera exécuter au ventilophone une musique que j'ai composée exprès, mais que les grands maîtres pourront varier par la suite.

26° Les grandes lignes parcourues sur le Boissellofuge, partant de Paris, se feront, selon les vents plus ou moins favorables:

De Paris à Pékin,	en 40 à 50 heures.
— à New-York.	en 30 à 35 heures, etc.

Pour le continent européen:

De Paris à Constantinople,	en 10 à 15 heures.
— à Pétersbourg,	en 9 à 12 —
— à Vienne,	en 5 à 8 —
— à Naples,	en 3 à 8 —
— à Madrid,	en 3 à 8 —
— à Londres,	en 1 à 2 heures, etc.

N.B. Pour les villes de France, chacun se rendra compte, sans que je lui indique, du temps que le Boissellofuge mettra à parcourir la distance qui les sépare de Paris.

Dans un autre article, j'indiquerai toutes les villes au-dessus desquelles le Boissellofuge passera, suivant sa destination, ainsi que l'organisation du personnel.

Dix années de travaux assidus, consacrées au développement de cette vaste idée trop souvent ténébreuse, m'assurent que si il n'y a pas une seule objection à faire à ce système, que celle de crier au charlatanisme, comme on ne manque pas de le faire pour toutes les grandes choses qui paraissent impossibles aux petits esprits. Car, admettez pour un instant que tous les rouages, tous les mâts, toutes les voiles, tout le matériel enfin nécessaire à la marche du Boissellofuge, se brisent à la fois; il vous restera la sécurité que vous donnent les aérostats moteurs qui, seulement, au lieu de vous diriger contre la puissance du vent, marcheront au gré de ce dernier, mais que vous arrêterez en peu d'instants en descendant lentement sur le sol.

Aucun danger n'est donc possible, et si le gouvernement veut me donner les fonds nécessaires pour faire exécuter mon Boissellofuge, sous la garantie, bien entendu, qu'il se fera représenter par des ingénieurs habiles, je me propose de faire aller les Parisiens à Pékin, d'ici un an au plus, en moins de deux jours!...

Mon plan général est bientôt terminé, et j'attends la décision du gouvernement pour ne mettre à l'œuvre.

Je jette le défi aux hommes de la science de me contester ce système, et me propose de leur répondre catégoriquement, quelles que soient leurs attaques.

Si le gouvernement ne veut pas me faciliter les moyens de faire exécuter mon Boissellofuge, qui coûtera de quatre à cinq millions, ne pouvant l'entreprendre moi-même, empêché que je suis par le manque de capitaux, je me propose de vendre mon plan général à une compagnie qui en deviendra seule propriétaire.

Non-seulement le Boissellofuge a un avantage sans comparaison sur le chemin de fer, mais encore, en quantifiant la vitesse de ce dernier, il dispense de toute mise de fonds pour acheter le droit de circulation. Point de propriétés à acquérir ni droits de passage!... Construisez simplement un Boissellofuge et lancez-le. L'espace est à vous!...

Agréez, Monsieur, mes bien cordiales salutations,

BOISSEAU.

P.S. En attendant, monsieur le Rédacteur, que mon travail soit achevé pour le présenter à l'Académie des sciences, je vous autorise à publier cette surprenante découverte.

Je compte que votre 1<sup>er</sup> numéro de samedi prochain, 2 décembre, me satisfera à cet égard, au tout au plus tard celui du 9. J'espère que vous aurez assez de nationalité pour ne pas laisser les étrangers nous devancer dans cette idée qu'ils poursuivent sans cesse et qu'ils peuvent atteindre peut-être prochainement avec peu de modifications.

Je vous enverrai mes solutions en même temps qu'à l'Académie des sciences.

Veuillez m'adresser un exemplaire de votre journal à mon domicile, 126, rue Colbert, à Tours (Indre-et-Loire).

B.

## Schwanthaler.

L'Allemagne, située entre la France inquiète et révolutionnaire et le despotisme immobile de la Russie, offre en ce moment un spectacle confus où la lutte entre les idées nouvelles et les vieilles institutions se complique encore de la question des races. Le peuple allemand, à travers toutes les divisions entretenues par les chancelleries et les difficultés inhérentes à la constitution politique d'une terre fractionnée à l'infini par la féodalité dont elle a été le berceau, cherche à reconstruire sur une large base son unité nationale. L'Italie aspire également à se grouper autour d'une bannière nationale. Les peuples slaves manifestent d'une manière obscure encore, mais ont évidemment les mêmes tendances d'assimilation. Curieux spectacle, éternelle vicissitude de l'histoire qui groupe et disperse tour-à-tour les races et les peuples, et, au milieu de luttes et de peines sans fin, forme un faisceau, et le brise pour le reformer encore. C'est la France qui, par sa dernière révolution, a donné le branle à l'Europe et galvanisé dans son sein les espérances qui y germaient silencieusement. Dans l'Allemagne en particulier elles avaient pris naissance au commencement de ce siècle, à titre de réaction, contre l'invasion française. Les écrivains et les artistes protestèrent contre l'invasion des idées modernes en se retenant avec ardeur vers le passé et la tradition, et vinrent en aide, par la direction imprimée aux esprits, à l'impatience des souverains de s'affranchir du joug militaire que leur imposait Napoléon. Ce culte de la nationalité germanique inspira en 1806 un jeune prince, monté depuis sur le trône de la Bavière, où il a manifesté son goût passionné pour les beaux-arts, lorsque, passant à Berlin pour se rendre, sur l'invitation de Napoléon, à l'armée de Pologne, il soumettait à l'historien Muller son dessin d'élever un monument grandiose aux glorieux souvenirs de la patrie, et peu de temps après il commandait déjà au sculpteur Schadow les bustes de Klopstock, de Kant, de Haller et de Jean Muller. Ce panthéon ludéusque est le célèbre Walhalla, non le paradis des héros scandinaves. Il est situé aux environs de Ratisbonne, sur une colline baignée par les eaux du Danube; ce monument, d'une architecture dorique, rappelle à l'extérieur l'ordonnance du Panthéon. Il est bâti en marbre blanc de Salzbourg, et on y arrive par une suite de vastes escaliers également en marbre. M. de Klenze fut chargé par le roi de la construction de cet édifice remarquable, qui n'a été commencé qu'en 1830. Mais déjà plusieurs années avant avoir été commandés au sculpteur Wagner à Rome les modèles des bas-reliefs de la frise représentant l'histoire primitive de l'Allemagne, et à Rauch six Victoires ailées destinées à la décoration du monument. Les sculptures des deux frontons furent confiées au ciseau d'un des plus grands artistes modernes de l'Allemagne, M. Schwanthaler, dont la ville de Munich, qu'embellit son génie, pleure la perte récente. Il est mort le 15 novembre dernier à l'âge de quarante-six ans. Il fut enterré en grande pompe le 17. Des milliers de personnes suivirent le convoi funéraire. Ses restes ont été déposés dans la tombe du général Heidegger, où ils doivent demeurer jusqu'à l'achèvement du tombeau que le roi de Bavière lui fait élever, ainsi qu'à son ami, le dernier directeur Gartner. Le journal *l'Illustration* s'empresse de consacrer une notice à l'illustre statuaire allemand et à l'appréciation de ses œuvres principales.

Louis-Michel Schwanthaler naquit à Munich le 26 août 1802, d'une famille dont plusieurs membres avaient acquis une certaine célébrité comme sculpteurs dans diverses cours de l'Allemagne. Son père, sculpteur de la cour à Munich, lui fit suivre ses études au gymnase de cette ville. La philosophie fut d'abord l'objet de ses prédilections. Son esprit était déjà préparé par de fortes études quand il s'adonna aux beaux-arts. Il voulut d'abord se faire peintre de batailles, mais il céda bientôt à une vocation plus marquée. Il se forma sous la direction de son père et ensuite à l'académie de Munich, où il ne trouva pas d'abrî tous les encouragements qu'il méritait; l'indépendance de ses idées ne pouvait cadrer avec les théories pédantesques du directeur Langer; il ne la quitta cependant qu'en 1825. Le roi de Bavière fut à la fois son protecteur et le promoteur de son talent. En 1826, grâce à une subvention du roi, Schwanthaler fit un premier voyage en Italie. Il y retourna une seconde fois, et dans les trois années qu'il y passa il vécut dans la familiarité des artistes et perfectionna son talent. Depuis il fut nommé professeur de sculpture à l'académie de Munich. Cet artiste était doué d'une activité prodigieuse. Sa fécondité et sa facilité de production étaient des plus remarquables. Un grand nombre de sculpteurs exécutaient sous ses ordres les vastes travaux dont il était chargé. Indépendamment de ses ouvrages de sculpture, il a dessiné beaucoup de compositions qui ont été exécutées par le pinceau de ses amis. Les poésies d'Eschyle et de Sophocle, et la verve moqueuse d'Aristophane lui ont fourni une grande variété de sujets dessinés par lui pour la résidence royale. Le roi lui confia aussi le soin d'illustrer les chants de l'Iliade par vingt-quatre compositions destinées à figurer dans son palais à côté des parois où se déroule le drame de l'histoire germanique dessinée par d'autres artistes. Ces œuvres diverses attestent dans leur auteur une grande richesse d'imagination. Son trait simple et bref rappelle avec plus d'animation, mais avec moins de pureté et de précision, celui des compositions qui ont immortalisé un autre sculpteur, le célèbre Flaxmann, si pleines d'un parfum d'antiquité, qu'on les prendrait pour des décalques de vases étrusques.

Mais c'est surtout comme sculpteur que Charles Schwanthaler a acquis une grande et juste célébrité par l'importance et le mérite des œuvres nombreuses qu'il a créées. Ce n'est pas par une originalité puissante que se distingue Char-

(1) Les curieux s'arrêtent depuis quelques semaines devant une sorte de poisson mécanique qui est censé nager dans l'espace et qui agit ses nageoires dans la montre d'une boutique du passage Choiseul, appelé des actionnaires à 25 francs, en attendant qu'on lui livre, au mois d'avril, le chemin de Paris à la lune. Quel qu'il soit, ce poisson du passage Choiseul, nous ne lui conseillons pas de se trouver sur le passage de l'aérostat dont l'inventeur, M. Boisseau, de Tours, nous envoie la description qu'on va lire.



les Schwanthaler, ce n'est pas non plus par le fini du rendu et la délicatesse du modelé, mais c'est par une imagination abondante et facile, par une intelligence élevée qui transporte la pensée dans tous les milieux où on l'évoque; et cela a été une des bonnes fortunes du roi de Bavière, dans les merveilles artistiques réalisées par lui dans cette ville de Munich, où il faisait passer les marbres de la Grèce, élevait à la fois des monuments doriques et des églises byzantines, et chargeait M. de Klenze de lui bâtir avec des briques un palais à l'imitation du palais Pitti de Florence; cela a été une des bonnes fortunes de cet amateur couronné des beaux-arts, de trouver sous sa main un artiste d'une aptitude si diverse et d'un talent si facile à se transformer. Toutes les formes de l'art étaient admises curieusement dans la moderne Athènes. Le génie allemand, si vivace, si énergique dans les œuvres d'Albert Dürer, même en dépit de ses efforts pour se rapprocher des belles tendances classiques du style italien, avait perdu sa sève, et, à défaut d'originalité propre, allait puiser de nouvelles inspirations dans les maîtres primitifs, plus conformes à sa rudesse et à son austerité. Pendant que les peintres se jetaient dans cette voie, la sculpture, revenue avec Thorwaldsen à une ligne plus simple et plus célèbre, avait fait alliance avec l'antiquité. Les marbres d'Égine, restés en la possession de Munich, ouvrirent de nouveaux aspects sur l'art grec des époques primitives. Les figures détachées du fronton du Panthéonion, soit qu'elles soient antérieures, soit qu'elles soient postérieures à Phidias, ont un caractère archaïque des plus prononcés, et, sous le point de vue de la vérité naïve des attitudes, elles sont des modèles on ne peut plus curieux à consulter à côté de l'élégance solennelle des bas-reliefs du Parthéon. Ces restes d'Égine n'ont pas été sans influence, et M. Schwanthaler s'en est heureusement inspiré, pour un des frontons du Walhala, où il avait à représenter des faits de l'histoire primitive des Germains: la victoire d'Hermann sur les Romains. Ce fronton, modelé en haut relief, est une œuvre capitale, et celle à qui l'on peut donner la préférence si on compare M. Schwanthaler à lui-même.

Au milieu est représenté Hermann, d'une stature supérieure à celle des autres figures, et ayant dix pieds de haut; il est nu, à moitié couvert d'un manteau plus pittoresquement disposé qu'exact comme costume, et ayant en tête un casque ailé; à ses bras sont des bracelets comme on en trouve dans les tombeaux des anciens guerriers germains; il foule sous son pied gauche les faisceaux et les aigles romaines, et il semble défer avec dédain les Romains découragés qu'il a en face de lui. Il est suivi de trois guerriers couverts de leurs boucliers et armés de haches d'armes, d'épées et de masses. Le premier est le Sicambre Malo, au casque en forme de loup, chef germain célèbre pour avoir fait essuyer un grave échec au lieutenant d'Auguste, Lollus. Le second est Kahner, dont la tête et la coiffure rappelle celle d'Ulysse. Le troisième, oncle de l'épouse d'Arminius, est le chef des Chérusques, Ségimer. Ce héros, qui a déjà été prêtre de Jupiter, s'est couronné la tête de feuilles de chêne, dans l'espoir de la victoire. Derrière des guerriers, est un bardé qui accompagne avec la lyre ses invocations à Wodan; puis, comme un fantôme assis au milieu des roseaux et des marécages, une prophétesse tenant en main le couteau des sacrifices. Enfin, à l'extrémité la plus basse du fronton, Siguar, le père d'Hermann, mourant près des manipules rompus par lui sur les Romains, et à qui une femme agenouillée prodigue les derniers soins et prophétise la gloire du Walhala qui l'attend. Cette femme est Thusnelda, fille du traître Ségester, destinée à orner plus tard, avec tous les siens, le triomphe de Germanicus. L'autre côté de la composition, à partir d'Hermann, est occupé par les Romains. Le premier guerrier qui s'avance vers lui est un



Schwanthaler, sculpteur, décédé à Munich, le 14 novembre dernier.

trianica, un de ces vétérans de la réserve qui ne prenaient part au combat que lorsque les troupes armées à la légère laissaient échapper la victoire. Derrière lui un soldat armé à la légère, semblant désespérer de l'issue du combat, ne songe plus qu'à protéger la retraite et à couvrir Varus, qui se perce de son épée. Le reste du tympan est occupé par des soldats romains mourants ou s'enfonçant au milieu des pâturages, où l'un d'eux cherche à cacher son butin et un autre à faire disparaître son aigle, peut-être celle de la troisième légion, qui, suivant les historiens, ne fut ni prise ni retrouvée. Cette vaste composition, développée sur une longueur de quatre-vingt-seize pieds, alterne quinze figu-

res. Elle est exécutée en marbre compacte et d'un blanc pur, des environs de Schländers, près Meran, dans le Tyrol. On peut voir le dessin de ce fronton dans l'illustration allemande *Illustrirte Zeitung* du 26 mai 1846. Le fronton antérieur du Walhala, composé dans le principe par M. Rauch, a subi divers changements qui en font presque une œuvre de M. Schwanthaler. Il est inspiré par les idées de réaction contre la France. Il représente les diverses nations allemandes reconquérant, par les traités de 1815, les pays conquis sur elles. Au centre est le génie de la Germanie, figure restée telle que M. Rauch l'avait composée.

Le roi de Bavière, en même temps qu'il élevait un monument à la gloire de la nationalité allemande, voulait en élever un aussi à la gloire particulière de la nation dont il était le chef. Le Walhala bavarois est placé près de Munich, sur le monticule de Sendling. Ce temple de la gloire construit en marbre blanc se détache sur le vert feuillage d'un bois de chênes. Il forme un grand carré de bâtiments, ouvert d'un côté, avec une rangée de colonnes doriques faisant autour de la partie intérieure de l'édifice un portique dans lequel sont placés les bustes des hommes les plus célèbres de la Bavière. Au milieu de cette cour monumentale est placée une figure allégorique colo-sale représentant la Bavière, par Schwanthaler, chargée de la direction de toute l'ornementation sculpturale du temple de la Gloire, elle est debout, le sein à moitié couvert d'une peau de bête, élevant de la main gauche et offrant au mérite la couronne de la victoire, et de l'autre serrant son épée contre son flanc. A côté d'elle est un lion, symbole de force et de courage. Schwanthaler avait d'abord voulu la casquer comme la Minerve du Parthéon qu'on apercevait de Sinium, mais il s'est contenté de la couronner de feuilles de chêne et de relever sur la hauteur de sa tête, comme un didone, les flots de son immense chevelure. Cette statue, destinée à être coulée en bronze, a cinquante-neuf pieds de haut et doit atteindre avec le piédestal une hauteur de quatre-vingt et quelques pieds. De longs et pénibles travaux qui durèrent près de cinq ans furent consacrés aux préparatifs et au modelage. Il fallut élever une tour en charpente de cent vingt pieds de haut, pourvue à l'intérieur de tout ce qui est nécessaire pour modeler. Les aides du sculpteur suspendus à la géante, comme des hirondelles bâtissant leur nid le long d'un mur, y ajoutaient des masses de plâtre ou en faisaient tomber des blocs, qui ne paraissaient qu'un léger changement dans le lointain, quoiqu'ils eussent un pied de profondeur. Après la correction l'artiste s'éloignait d'un quart de lieue pour juger l'effet, et continuait ses travaux à travers la pluie, la neige et l'ouragan qui secouait sa tour de planches. Toute la figure a été partagée en quinze pièces pour la fonder. Il y aura un escalier tournant à l'intérieur. Rap-

pels ici que la statue de saint Charles Borromée, élevée près d'Arona, sur les bords du lac Majeur, et garnie à l'intérieur d'échelons qui servent à l'ascension des voyageurs, a vingt et un mètres quarante-quatre centimètres de haut, sans y comprendre le piédestal de granit dont l'élevation est de près de quinze mètres. Ces ambitieuses créations, dépassant les mesures ordinaires sont rarement d'un effet heureux comme œuvres d'art; avant tout elles auraient besoin peut-être d'être justifiées par la grandeur du sujet et de l'idée. L'empire français ou la Russie se seraient passés la statue d'une de ces gigantesques allégories au profit de leur propre gloire que cela eût pu paraître bizarre sous le rapport du goût, mais du moins cela n'eût pas été ridicule sous celui de l'histoire. Le roi de Bavière, dans son amour des beaux-arts, en a parfois fait un usage immodéré. Cette statue colossale en serait un exemple.

M. Schwanthaler, ainsi que Thorwaldsen, excellait dans le relief plus encore que dans la statuaire. Le relief comme



Une nymphe des eaux, par Schwanthaler



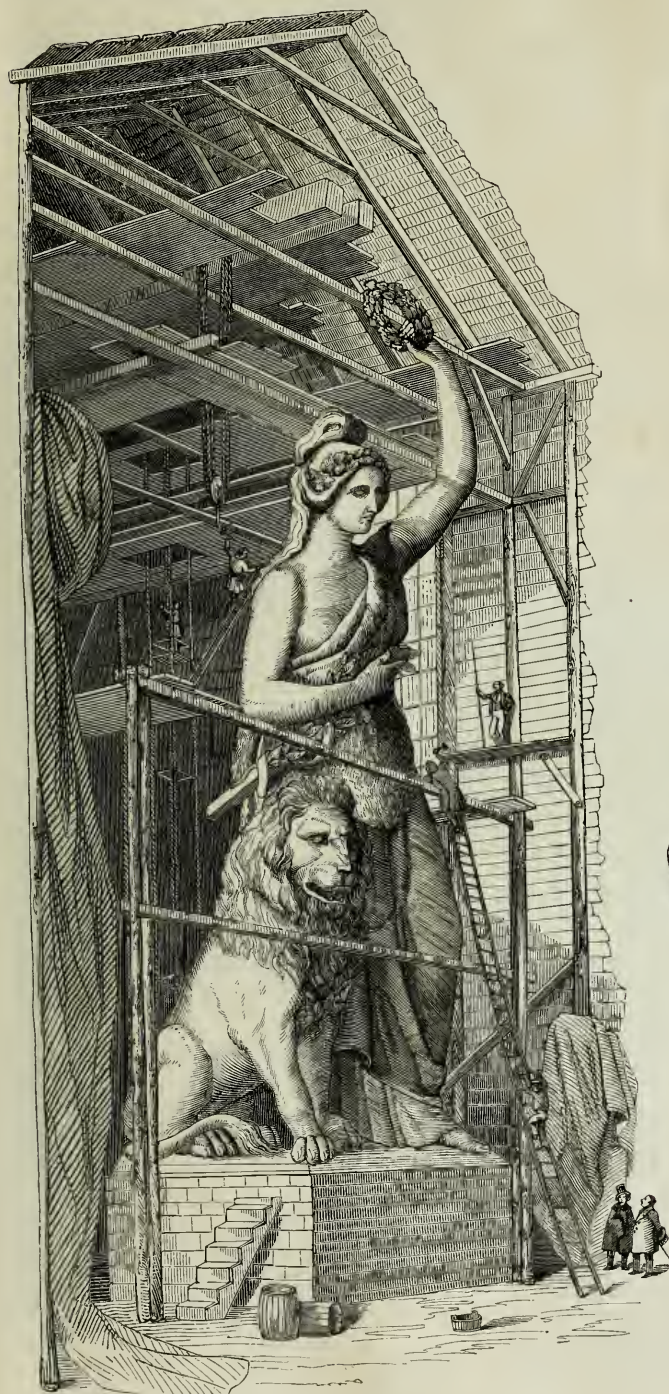
Cérès et Proserpine, par Schwanthaler.



système de lignes constitue un langage moins compliqué et plus bref, qui convient parfaitement aux artistes cherchant plutôt l'accent du modelé qu'ils n'en rêvent les exquises délicatesses. Cet amour de la forme, qui est un don du ciel de la Grèce et de celui de l'Italie, outre qu'il ne croît pas spontanément sous le ciel de la Germanie, y a encore été

étouffé par la réforme. M. Schwanthaler aimait le relief comme un moyen qui répondait à la rapidité et à l'abondance de sa pensée. Il a fréquemment employé, à Munich, le système des reliefs en gypse. Nous citerons principalement dans le palais du roi les reliefs de la salle du trône d'après Pindare; la frise consacrée au mythe de Vénus, une de ses

plus riches compositions, qu'on admire au second étage du nouveau palais, et surtout celle consacrée au culte de Bacchus, ornant sur une étendue de cent cinquante pieds les quatre faces de la salle à manger du prince Maximilien de Birkenfeld, œuvre pleine de goût et de verve, où l'alliance du style grec ne nuit pas à une véritable originalité.



La Bavière. Statue de Schwanthaler dans l'atelier du statuaire.



Otto der Erlauchte. Statue de Schwanthaler.

Si le génie du grand sculpteur de la Bavière se montra heureux dans les emprunts faits aux fragments de Phidias et de l'art égyptique, son intelligence ne se transporta pas avec moins de fermeté dans le monde du moyen âge. Soit qu'il fit les statues des peintres anciens pour la pinacothèque, soit qu'il composât les quatorze statues des ancêtres du roi, il excella à rendre sensible le caractère général le

plus saillant des figures qu'il avait à traiter. Ces statues des princes les plus illustres de la Bavière, de quinze pieds de haut et en bronze doré, sont destinées à la décoration de la salle du trône. Elles font honneur à l'esprit inventif de l'artiste et aux progrès de l'art de la dorure appliqué à des masses aussi considérables. — Dans ces derniers temps, M. Schwanthaler s'était chargé d'exécuter pour la Bo-

hème une suite de statues de héros et d'héroïnes tchèques. Ce travail important reste interrompu par sa mort.

Le talent de M. Schwanthaler, on le voit, manifestait la double tendance qu'on retrouve dans les monuments modernes de Munich. Ce partage égal des artistes et de la fantaisie curieuse d'un souverain entre les monuments primitifs de la Grèce et entre l'art de Byzance, du moyen âge ou de



la renaissance, est un phénomène qui ne doit pas étonner dans cette Allemagne, ouverte à toutes les études, évadée par les doutes de tous les systèmes, et qui dans celui qu'elle proclame comme son plus beau génie, dans Goethe à l'intelligence cosmopolite, au lieu de trouver la plus haute manifestation de son génie national, rencontre l'emploi indifférent de toutes les formes et l'aspiration au panthéisme de l'art et de la nature.

A. J. D.

## Le Pasteur-Adjoint.

NOUVELLE TRADUITE DU SUÉDOIS.

(Suite et fin. — Voir le N° 301.)

V.

TRALEBODA.

Le dimanche où Lindner devait célébrer l'office divin, toute la paroisse de Traleboda fut surprise de l'ordre, du calme qui régnait dans l'église et de la dignité du jeune prêtre. Les autres dimanches Klasmark oubliait toujours quelque chose et faisait signe au sacristain de s'approcher de la chaire pour lui demander ou son monchoir, ou son livre. Son prédécesseur avait une autre coutume plus fâcheuse encore : c'était de s'interrompre à tout instant dans son sermon pour faire la police du temple. — Fermez la porte ! s'écriait-il au milieu d'une période pathétique ; ou : Chassez ce chien de la nef !

Le peuple avait cessé de respecter cette église où le prêtre lui-même se montrait si distraité dans ses fonctions. Il y entrerait en tumulte, et il y apportait aucun recueillement. L'attitude sérieuse de Lindner lui imposa une réserve inaccoutumée, et, pour la première fois depuis longtemps, l'église de Traleboda présentait vraiment l'aspect d'une enceinte religieuse.

Quand le jeune prêtre prononça son discours, il était aisé de voir que ses paroles venaient du cœur. En même temps, son langage était si simple que le plus ignorant pouvait le comprendre. Il se voyait au milieu d'une communauté de pauvres gens qui, toute la semaine, luttait par le travail contre les difficultés de la vie, qui, le dimanche seulement, se réunissaient à l'église pour ouvrir leur cœur à la parole de Dieu. Il sentait que, dans une telle assemblée, il ne devait prononcer que des paroles de paix, de concorde, d'espoir. Cependant il ne put s'empêcher d'exprimer le mécontentement qu'il avait éprouvé en voyant à la porte du temple une boutique qui arrêtait au passage ceux qui venaient à l'office, et les détournait de leur devoir. Le propriétaire de cette boutique, nommé Thränström, était un de ces hommes hautains, turbulents, qui, dans les villages, prennent un ascendant que leur aude sans justice, et le conservent par la crainte qu'ils inspirent. Thränström, en écoutant les observations que Lindner avait cru devoir faire sur son industrie, tourna vers lui un regard animé d'une sombre colère, et dès ce moment devint son ennemi. Le même jour, le prêtre se fit encorner un autre ennemi, en visitant l'école où il trouva un sot et ridicule insultateur, et en adressant à cet homme quelques sages remontrances.

VI.

LE BARON ARENROTT.

A la paroisse de Traleboda appartenait un vieillard dont la famille habitait depuis un temps immémorial le pays. On l'appelait le baron Arenrott. Sa fortune, son nom lui donnaient une haute considération. Tous les fonctionnaires du district lui témoignaient les plus grands égards. Les paysans lui reprochaient de trop aimer l'argent. C'était, en effet, la sa passion impérieuse, ce qui ne l'empêchait pas de vouloir se montrer fidèle à ses devoirs de chrétien.

Lindner devait naturellement faire connaissance avec cet important personnage. Il alla le voir dans son château, fut très courtoisement accueilli, et dans la même semaine invité à dîner. Le matin même du jour où il devait se rendre à cette invitation, il fut appelé à visiter un malade qui cultivait une des terres d'Arenrott, et demeurait dans une propriété à laquelle la baronne avait donné le nom de Sans-Souci. Le jeune prêtre aperçut une misérable cabane tombant en ruines de tous côtés. Pres de la de pâles et chétifs enfants jouaient au bord du lac, et une femme couverte de haillons arrachait d'un petit champ quelques pommes de terre grosses comme des noix.

— Vous récoltez trop tôt vos pommes de terre, dit Lindner. C'est dommage : elles sont encore si petites !  
— Oui sans doute, murmura-t-elle, mais que faire ? je n'ai rien à donner à manger à mon enfant, et il est si faible !  
Mais ce n'est pas la une bonne nourriture pour un malade.

— C'est possible, mais voyez, monsieur, nous n'avons pas un brin de nourriture à la maison. Nous sommes si pauvres, si pauvres ! un tout petit note de toutes les journées de travail que mon pauvre André ne peut pas faire. Tout trait bien si André recouvrait la santé ; il finirait par acquiescer nos dettes envers M. le baron.

Dans cette cabane, si triste à voir au dehors, il y avait un ordre et une propreté remarquables, les petite fenêtres avaient été lavées avec soin, le plancher était parsemé de branches vertes de sapin, quelques assiettes en faïence brillaient sur une planche, et un geranium fleurissait dans un vase antique. On pensait d'art se révélait même dans cette pauvre demeure ; car des gravures sur bois étaient collées contre la muraille, et quelques livres apparaissaient sur un rayon.

Le malade reposait dans son lit, les mains jointes sur la couverture. À l'aspect du prêtre, il chercha à prononcer quelques paroles ; mais sa voix fut étouffée par une toux vio-

lente. Cependant, à voir la douceur que le soleil répandait autour de lui, on eût dit un rayon du regard de Dieu ; à entendre les petits oiseaux chanter sur les branches de la haie, on eût dit des concerts d'anges attendant une âme prête à s'envoler. Lindner, en s'approchant de celui qui attendait les dernières consolations de la religion, se rappela ce que son père lui avait raconté sur la mort de Störin, et acquiesça son devoir sacerdotal avec onction.

Le malade fit sa confession. Une seule faute lui pesait lourdement sur la conscience. Il avait reçu un jour de l'intendant du baron 12 skillings de plus que ce qui lui était dû et ne les avait point rendus. Ces 12 skillings ! dit-il, dit dans cette Bible, je vous prie, monsieur le pasteur, de vouloir bien les remettre à celui à qui ils appartiennent et de le prier de me pardonner, afin que je repose en paix dans le tombeau. Cette pièce de monnaie était la seule qu'il eût dans la maison, et la mère et les enfants souffraient de la faim. Cependant le malade la regardait comme un dépôt si sacré qu'il n'osait y toucher.

— Avez-vous, lui dit le prêtre, quelque colère, quelque inimitié dans le cœur ?

— Non, monsieur le pasteur ; grâce au ciel, je ne hais personne. Lorsque quelqu'un a été dur pour moi à tort ou à raison, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour l'amener à d'autres sentiments. Non, je ne hais personne, et j'aime beaucoup de gens.

Lindner administra le dernier sacrement à ce vertueux malade, et porta les 12 skillings qui lui causaient une si pénible sollicitude, et, en sortant, remit à la pauvre mère de famille quelque argent pour subvenir à ses premiers besoins.

De là il se dirigea vers le château du baron et y arriva au moment où l'on servait le dîner.

— Soyez le bienvenu, lui dit en souriant la baronne. Vous avez été à Sans-Souci. N'est-ce pas que c'est une ravissante situation, un délicieux valon et une vue magnifique sur le lac ? J'ai souvent engagé mon mari à faire construire là un temple ou un belvédère.

— La situation est belle en effet, répondit Lindner avec un triste sourire, mais les gens qui demeurent là sont bien pauvres.

— Oh oui ! repartit la baronne, les malheureux ! Dieu sait de quoi ils vivent ! Puis, se tournant vers ses convives, « Qu'en pensez-vous, messieurs ! dit-elle, si nous allions ce soir prendre le thé là ? J'aime à montrer ce site qui est sans contredit l'un des plus beaux de la province.

— Je remarque avec joie, dit un des invités, que madame la baronne a conservé l'esprit poétique qui la distinguait déjà lorsque j'eus l'honneur de la voir pour la première fois. Je me rappelle avec quel goût exposait la baronne chantait en s'accompagnant de la harpe. J'espère qu'elle n'aura point cessé de cultiver un si rare talent.

— Oui, lui, répondit-elle, je chante encore quelquefois. A la campagne, c'est une distraction nécessaire.

On s'assit à table. Le dîner était préparé avec la plus grande recherche, la société naïve et animée. Lindner seul conservait, au milieu de cette réunion, une pénible pensée ; si quelquefois il se maîtrisait pour répondre à une parole obligeante, bientôt il retombait dans ses moroses préoccupations. Il ne pouvait cesser de penser à la malheureuse cabane de Sans-Souci, à ce père mourant, à ces enfants délaissés, à ces légères paroles de la baronne : « Dieu sait de quoi ils vivent ! » Ah ! se disait-il, si seulement ces pauvres gens avaient la centième partie de tout ce luxe, de toutes ces superfluités ! Dieu sait de quoi ils vivent ! Et ils ne sont qu'à quelques centaines de pas de ces riches infortunés.

Le soir, au moment où le soleil se penchait à l'horizon, ou une brise rafraîchissante s'élevait dans la vallée, toute la société du baron se dirigea vers Sans-Souci. Déjà on y avait fait porter une table, un service à thé et la harpe de la baronne. Lindner saisit instantanément une personne ne faisait attention à lui, prit quelques biscuits dans sa poche et entra dans la cabane. Les convives de M. Arenrott s'assirent de côté et d'autre sur le gravier, et pendant que le prêtre allait voir ceux dont le sort l'avait si vivement ému, une belle et élégante jeune fille écoutait et souriait d'amour à un de ses adorateurs qui lui parlait d'amour, de fidélité et du bonheur céleste dont on peut jouir en ce monde.

Le soleil n'éclairait plus l'intérieur de la demeure du pauvre. La femme était à genoux devant le lit du malade, lui récitait d'une voix tremblante quelques prières. — Ah ! monsieur ! dit-elle en apercevant le prêtre, André, mon cher André touche à sa fin, et je prie pour le salut de son âme ! Pauvres enfants ! pauvre femme que je suis !

— Où sont les enfants ? demanda Lindner en tirant de sa poche les biscuits.

— Ils dorment en paix, sans songer au malheur qui les menace. Mais quoi ! ces biscuits sont-ils pour eux ? Ah ! les pauvres chers qui n'ont rien eu à manger aujourd'hui ! Peter, Stina, levez-vous, voici un monsieur qui vous apporte de bonnes choses !

Les enfants se frottaient les yeux et tendirent avec avidité leurs petites mains vers le jeune prêtre.

Le malade s'affaiblissait de plus en plus. Déjà ses lèvres, pâles et contractées par le froid de la mort, n'exhalèrent plus qu'un léger souffle. Le prêtre prit à ses côtés, la femme était à genoux, au pied de sa couche, les mains jointes sur sa poitrine. Pendant ce temps, la baronne chantait, et les sons de sa harpe résonnaient au loin dans le silence de la vallée.

— Ah ! murmura d'une voix défaillante le mourant, j'entends une musique, une musique céleste... Et à ces mots il rendit le dernier soupir.

Ce petit coin de terre vanté par la baronne présentait en ce moment un étrange tableau. Ici, un pauvre père de fa-

(1) En Suède, la monnaie courante est en papier depuis le billet des skillings (5 sous) jusqu'à celui qui s'élève à plusieurs centaines de francs.

mille expirant, une femme baignée de larmes, des enfants qui, dans leur naïve ignorance, se réjouissent de tenir quelques biscuits ; là, un jeune couple amoureux qui s'égare dans les rêves d'un avenir idéal, et, de côté et d'autre, des gens du monde qui tantôt causaient gaiement, et tantôt écoutaient le chant de la baronne. Et ce lieu s'appelait Sans-Souci.

Quand tous les convives se furent retirés, Lindner présenta les 12 skillings d'André au baron, qui sourit de cette délicatesse de conscience. C'était, dit-il, un brave garçon, il faut que je lui rende cette justice.

— Monsieur le baron, dit le jeune prêtre, me permettra-t-il d'invoquer sa commisération en faveur de la veuve de cet honnête homme et de ses enfants ? Les malheureux sont dans la dernière des misères.

— C'est très bien, monsieur le magister, répondit le baron avec un sourire sardonique ; c'est très bien d'avoir pitié de ceux qui souffrent. Mais mettez-vous à ma place, et voyez si je puis rendre la main à tout le monde ! J'ai pour principe qu'il faut aider ceux qui travaillent, et Dieu sait que je ne puis secourir toutes les veuves et tous les enfants. Vous avez raison de vous intéresser à ces pauvres gens, mais il ne faut pas s'abandonner trop aisément aux émotions de son cœur. Il faut tâcher de faire le plus de bien avec le moins de frais possible, et, avant tout, ne témoigner sa sympathie qu'à ceux qui lui méritent.

— Mais, monsieur le baron, répliqua le prêtre, André était un bon ouvrier. En mémoire de lui, ne pouvez-vous ?

— Monsieur le magister, je respecte votre observation. (Croyez-moi, je ne suis pas dur ; au contraire, j'ai le cœur tendre comme la cire. Je parlerai de ces gens à mon intendant, nous verrons ce qu'on peut faire.)

Quinze jours après, la veuve d'André venait, avec ses enfants, frapper à la porte du presbytère. Elle avait été, par l'intendant, expulsée de sa cabane.

Le dimanche suivant Lindner prit pour texte de son sermon l'hypocrisie du pharisaïsme, et prononça d'un ton de douleur des paroles qui frappèrent le cœur du baron, et qu'il écouta en rougissant la tête.

Quelques mois après, le baron était sur son lit de mort. Le prest Klasmark se présenta chez lui pour l'administrer, mais le baron déclara qu'il ne voulait recevoir que Lindner.

— Eh bien ! lui dit-il quand il le vit entrer dans sa chambre, vous me regardez, n'est-ce pas, comme un grand pécheur, comme un homme bien dur.

— Oui, monsieur le baron, je dois l'avouer.

— Je le suis, répliqua le baron qui semblait recueillir toutes ses forces pour cette dernière entrevue ; mais écoutez. J'ai été pauvre, mon père était un homme d'une nature faible ; il fut la dupe de quantité de fripons, aliens ses domaines, et laissa ses enfants dans le besoin. Dès mon jeune âge je conçus un sentiment de répulsion profonde pour cette espèce de bienfaisance qui naît d'un élan instantané et rapide. Je voulais me conduire tout autrement. Je m'efforçai de réprimer en moi tout mouvement de compassion, et j'y parvins.

— Mais la compassion, répliqua Lindner, est un don de Dieu.

— Sans doute, de même que l'amour. Mais la raison nous a été donnée pour résister à nos penchants, et la bienfaisance, de même que l'amour, peut nous faire commettre bien des erreurs. Écoutez encore. En étouffant en moi toutes ces idées de compassion, qui naissent de circonstances accidentelles et passagères, je me disais : En surmontant la tentation du moment, tu travailleras pour le temps à venir ; et pour pouvoir faire plus de bien un jour, tu en feras peu maintenant. N'est-ce pas là une conception raisonnable ?

— Raisonnable ! peut-être, mais non chrétienne. Il ne nous appartient pas, à nous autres hommes, d'ajourner ainsi nos bonnes œuvres. Il faut faire le bien dès que l'occasion se présente, de peur que cette occasion ne nous échappe. Quant aux projets formés pour l'avenir c'est un noble rêve qui peut se réaliser, mais ce n'est qu'un rêve.

— Vous pensez donc que j'ai consacré tous les efforts de ma jeunesse, toute ma vie à un rêve. C'est possible. Mais il est trop tard pour y revenir. Ce rêve est non unique consolation, et c'est ce rêve qui m'a décidé à vous appeler près de moi. Car je vous ai vu, je dois vous l'avouer, je vous ai vu là parce qu'il y avait dans vos sermons des paroles qui me semblaient prononcées particulièrement pour moi, des paroles qui répondaient au reproche secret qui s'élevait au fond de mon âme. Mais c'est à vous pourtant que je voulais adresser ma confession et confier mes dernières volontés. Voici mon testament. Vous verrez, en le lisant, pourquoi j'ai eu tant de dureté dans le cours de ma vie.

Ce testament causa une fort triste surprise à la baronne. Son mari ne lui laissait que la jouissance d'une petite propriété. Le reste de ses biens devait être employé à la fondation d'un établissement de bienfaisance et d'une école. Après la mort de la baronne, le domaine qui lui était assigné devait être converti en un fonds de secours pour les pauvres veuves. Le baron confiait en outre au jeune prêtre le soin de distribuer une somme de trois mille riksdalers aux indigents de sa seigneurie.

— Ah ! pauvre cœur égaré, dit Lindner en s'arrêtant sur la tombe du baron, le soir de ses funérailles, tu as lui ton rêve de bienfaisance, tu as subi un rude combat pour le faire faire toute ta vie. Pauvre vieillard ! que je plains ton égarement. Avec ta sévère volonté, tu n'étais qu'un enfant, un grand enfant. Que Dieu te juge selon sa miséricorde !

VII.

L'EXAMEN PASTORAL.

Il y avait huit ans que Lindner remplissait, avec un zèle infatigable, ses modestes fonctions d'adjoint. Pendant ce



temps, son habile collègue Drangstedt avait fait un mariage par ambition et obtenu un pastorat. Lindner était resté dans son humble situation. Sa charité lui enlevait la meilleure part de ses modestes revenus : ses sentiments de religion, pleins d'indulgence, mais inflexibles sur certains points, lui avaient créé des ennemis qui souvent lui causaient de pénibles contrariétés. Enfin madame Klasmak, dont l'âge ne faisait qu'augmenter l'humeur altière, s'était tournée contre lui, et lui rendait, par toutes sortes de tracasseries journalières, l'habitation du port insupportable.

Lindner, après avoir longtemps souffert avec patience et résignation, résolut enfin de sortir de sa fâcheuse position, de passer, comme Drangstedt, son examen pastoral, et d'acquiescer par là le droit de solliciter un autre poste.

Il se rendit dans la ville universitaire où l'évêque Slingerbach venait d'arriver, remportant la diète où il avait siégé à la tête de l'ordre du clergé. La plaque de l'Étoile polaire, qui le rendait plus fier que jamais. Il reçut très froidement le jeune prêtre, et au lieu de l'encourager à poursuivre son projet d'examen, parut très surpris qu'il eût une telle prétention. Une douzaine de prêtres qui se trouvaient réunis dans l'antichambre du prélat, et qui furent témoins de cette rude réception, affectèrent de ne pas reconnaître l'humble et doux adjoint qui semblait si mal noté dans l'esprit de son évêque. Lindner rentra chez lui profondément triste et presque découragé. Mais une circonstance inattendue devint bientôt lui donner un singulier relief. Quelques jours après sa malencontreuse visite, il reçut, à sa grande surprise, une invitation à dîner chez l'évêque, et fut bien plus étouffé encore lorsqu'en entrant dans le salon il vit le prélat s'avancer à sa rencontre d'un air riant et affectueux. — Soyez le bienvenu, mon cher Lindner, lui dit-il, je suis charmé de vous revoir.

Lindner ne comprenait rien à un tel changement, mais il allait en avoir l'explication. — Tenez, monsieur le baron, dit l'évêque en se retournant vers un de ses convives qui était entouré d'un cercle respectueux, voilà votre homme. L'étranger fit un mouvement et Lindner reconnut son ancien camarade Philippe Nordenstrale.

— Bonjour, mon bon cher Lindner, s'écria Philippe, as-tu donc oublié ton vieux camarade ?

Lindner était près de s'élaner dans ses bras, mais un sentiment de modestie le retint et il s'inclina devant lui.

— Oh ! la main, ta main, mon brave ami, s'écria Philippe avec un accent cordial, puis, passant son bras sous le sien, il l'entraîna à l'écart pour causer plus librement avec lui.

— Eh bien ! lui dit-il, te voilà donc encore simple pasteur-adjoint. As-tu toujours le même plaisir à t'occuper des pauvres et des aveugles ?

— Oui, répondit Lindner.

— Oh ! tendre et honnête cœur, et que gagnes-tu à tes bonnes œuvres ?

— J'y gagne la satisfaction de moi-même, et la joie d'inspirer quelque affection.

— Et moi, sais-tu ce que je suis devenu ?

— Non.

— Je suis chambellan.

— Et heureux de la dignité ?

— Oui, oui, quoique je regrette Paris où j'ai passé plusieurs années attaché à la légation suédoise. Les longues rues silencieuses de Stockholm ne valent pas les boulevards.

Les deux amis s'entretenaient avec une affectueuse expansion de tous les souvenirs du passé, puis s'assirent à table l'un à côté de l'autre. A ce dîner se trouvait aussi Julie, la sœur de Philippe. Mais ce n'était plus la candide jeune fille que Lindner avait connue. C'était une grande belle dame toute fière d'avoir épousé un haut fonctionnaire et gazouillant dans le salon comme un oiseau léger. Elle reçut d'un air distrait le modeste prêtre qui lui avait causé autrefois une généreuse émotion et le quitta bientôt pour répondre en souriant aux compliments d'un jeune officier qui se tenait près d'elle en frisant d'un air fort satisfait sa blonde moustache.

— Allons, dit Frédéric, qui remarqua avec chagrin la froide attitude que sa sœur avait prise envers son ami, ne fais pas attention à ma sœur ; depuis que tu l'as vue pour la première fois, elle est bien changée. Elle s'est mariée avec un homme dont le cœur est comme un parchemin chargé d'un seron nobiliaire. Laisse la ces deux êtres qui souvent m'irritent et parlons un peu de tes affaires. Tu vas donc passer ton examen pastoral ?

— Oui.

— Et j'espère que tu en sortiras avec la plus brillante attestation ?

— Je ne le pense pas.

— Et pourquoi donc ?

— Parce qu'on ne donne point cette attestation à celui qui a aussi peu de connaissances que moi.

— Bah ! bah ! Écoute, tu te distingueras, j'en suis sûr, à cet examen. Je te ferai donner le titre de prédicateur de la cour ; et dès qu'un bon pasteur deviendra vacant, ce sera pour toi. Que penses-tu de ce projet ?

— Je ne veux pas du titre de prédicateur de la cour.

— Quelle idée !

— Non, la manie des titres n'est déjà que trop grande, et il convient aux prêtres moins qu'à tout autre de s'y laisser aller. Comment pourrais-je prêcher contre la vanité, si je m'abandonne moi-même à cette vanité ! Ma conduite ne serait-elle pas en contradiction manifeste avec mes paroles !

— Non, cher Philippe, ce ne sont pas de vains scrupules. C'est un acte de raison.

— Tu es un singulier être. Mais, comme que tu sois, je ne puis m'empêcher de t'aimer.

Ce dîner dans lequel on avait vu un chambellan du roi montrer tant d'affection à Lindner, le traitait comme un camarade et le tutoyait, donna une importance extraordinaire

au pauvre adjoint. Il fut traité avec les plus grands égards par ses examinateurs, obtint d'eux un honorable témoignage et quelques temps après fut appelé à un poste meilleur que celui où il avait passé les belles années de sa jeunesse, un très simple poste pourtant, mais le modeste Lindner n'en demandait pas plus.

Il épousa une douce et honnête jeune fille qui avait su apprécier ce noble cœur et dont il avait su, de son côté, apprécier les vertus. Une année après, on disait devant Drangstedt : C'est une chose touchante que de voir la possible maison de Lindner, la joie qui règne autour de lui ; votre collègue est vraiment heureux.

— Heureux ! répliqua Drangstedt, sa place ne lui rapporte pourtant que quelques centaines de francs, mais c'est tout ce qu'il mérite.

X. MARMIER.

## Correspondance.

On nous prie de publier la lettre suivante :

« MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

« Le *Journal des Débats* du 30 novembre annonçait, sur la foi d'une lettre écrite de Londres, que l'affaire de M. Libri touchait à sa fin, et qu'il n'y resterait rien de l'échafaudage de calomnies dressé contre ce savant. Un *Journal* de Paris qui a eu le grand malheur, croyons-nous, de se prêter avec plus de passion que de justice et de réflexion à donner cours aux accusations fait l'objet de l'insurrection judiciaire poursuivie depuis huit mois contre M. Libri, ce *journal*, qui devrait avoir appris à détester la calomnie et les calomnieux, proteste contre les renseignements recueillis par le *Journal des Débats*, en ces termes :

« Le *Journal des Débats* serait même instruit s'il n'allait pas puiser ses renseignements à Londres. Voici les faits certains que nous pouvons lui apprendre : l'insurrection dirigée contre M. Libri est sur le point d'être terminée ; si elle ne l'est point encore, c'est uniquement par suite des nombreuses et minutieuses investigations qui ont été faites dans les bibliothèques de Paris. Les recherches n'ont pas amené ce que le *Journal* espère. Le fameux rapport de M. Boucly, qui a été l'origine de l'enquête, a dû être abandonné, malgré le zèle des personnes chargées de contrôler tous les livres et de lire tous les papiers et toutes les lettres de M. Libri.

« La réponse de M. Libri, publiée à la fin d'avril dernier, a convaincu tous les hommes honnêtes et impartiaux et déconcerté même l'ardeur des commissaires inquisiteurs. On s'est réjoui depuis, à la vérité, sur des suppositions qui n'avaient pas été articulées dans le rapport Boucly, on a annoncé des découvertes non prévues ; mais il faut attendre que ces nouvelles accusations se produisent, et je ne crois pas m'aventurer en disant qu'elles iront rejoindre les dénuciations anonymes qui ont servi de thème à ce fameux rapport.

« Puisque le *Journal* en question sait tout de choses, qu'il se justifie n'a rien de caché pour lui. Il apprendra bientôt que M. Libri proteste contre le mode d'insurrection suivi à son égard ; contre le choix des commissaires, prunes qu'un peu étourdis qui s'étaient déclarés d'avance ses adversaires ; contre les procédés de ces jeunes gens qui ont pu, depuis huit mois, entrer chez lui, en sortir, emporter des papiers et des livres, le rapporter ou en rapporter sans aucune garantie pour la justice ; contre la présence à son domicile, au moment des séances de l'enquête, de personnes étrangères et hostiles, et contre bien d'autres irrégularités.

« Je réplique donc, Monsieur, que le *Journal* en question a tort de faire son affaire personnelle de l'affaire contre M. Libri, et qu'il s'agit de la loi et du droit de se plaindre quand on l'accuse, lui et ses amis, de beaucoup de choses dont il cherche à se défendre, et pour lesquelles je me porterais moi-même sa caution, sachant que ses fautes d'agir ne répondent pas toujours à l'honnêteté de ses principes et de ses intentions.

« Recevez, » etc.

P.

M. T., à Lyon. Vous demandez, Monsieur, plus que nous ne voulons faire. La plupart des candidats à la présidence ont d'ailleurs leurs portraits dans la collection de l'*Illustration*. Cependant nous célébrons comme il convient le résultat de cette lutte mémorable, et nous dessinons sont déjà l'œuvre pour préparer tous les accessoires qui ne dépendent pas du scrutin. La question est de savoir si le cadre recevra la figure respectable de Platon, ou l'image grotesque de Gadet Roussel.

M. T., à Lyon. Vous demandez, Monsieur, plus que nous ne voulons faire. La plupart des candidats à la présidence ont d'ailleurs leurs portraits dans la collection de l'*Illustration*. Cependant nous célébrons comme il convient le résultat de cette lutte mémorable, et nous dessinons sont déjà l'œuvre pour préparer tous les accessoires qui ne dépendent pas du scrutin. La question est de savoir si le cadre recevra la figure respectable de Platon, ou l'image grotesque de Gadet Roussel.

M. T., à Lyon. Vous demandez, Monsieur, plus que nous ne voulons faire. La plupart des candidats à la présidence ont d'ailleurs leurs portraits dans la collection de l'*Illustration*. Cependant nous célébrons comme il convient le résultat de cette lutte mémorable, et nous dessinons sont déjà l'œuvre pour préparer tous les accessoires qui ne dépendent pas du scrutin. La question est de savoir si le cadre recevra la figure respectable de Platon, ou l'image grotesque de Gadet Roussel.

## Courrier de Paris.

Vous connaissez notre résignation habituelle et avec quelle bonne volonté nous courrons au-devant de la circonstance pour la célébrer. n'est-ce pas la le devoir d'un vrai courrier de l'*Illustration* ? Il faut qu'il se prête à toutes les situations, et qu'il monte à cheval à tout propos et parfois hors de propos. Cette nécessité serait bien dure si elle devait communiquer à ses exercices l'importance d'un discours de tribune ou d'un premier Paris ; heureusement que nous ne l'accepterons comme tel jamais plus volontiers qu'en ce moment.

D'ailleurs, il faut laisser à nos dessinateurs le soin de reproduire dans ses détails ce Paris inattendu que la lave de février a fait éclore soudainement, et ces mœurs travesties dont on retrouve partout et à toute heure quelque échan-

tilon : au banquet, au club et sur la place publique. La rue, c'est-à-dire les boulevards, la place Vendôme et les autres, tel a été le grand théâtre de l'activité parisienne pendant la semaine. Nous avions et nous possédons encore la politique de la rue, la comédie de la rue ! Ah ! quel beau jeu nous faisons à ces érudits humoristes qui nous traitent de Grecs et de Romains du Bas-Empire, lesquels se groupaient dans l'Agora ou s'agitaient dans le forum pour discuter sur la chose publique ! Cependant il ne faut exagérer aucune ressemblance, quelque flatterie qu'elle puisse être, d'assurément notre Parisien n'est pas ce Romain des derniers jours, impérieux, mais rêvant un maître, pauvre et impatient de la pauvreté, la proie du luxe et la proie de la misère, n'aimant la liberté que par caprice et à ses heures ; il n'est pas davantage cet Athénien enchaîné par Périclès, peuplant le Lycée et le Gymnase de son monde d'oisifs spirituels et de philosophes subtils. Seulement voilà que nous notre ciel brumeux, et au milieu de ces épais brouillards de décembre, nous nous prenons d'une belle passion pour la vie extérieure. Certainement chacune de ces vignettes est au moins la fidèle peinture de quelque situation du moment, qui se trouve un peu renouvelée du grec. — Nous voici, par exemple, attroupés devant le magasin d'Aubert, ce musée de la place de la Bourse, ce quartier général de la caricature parisienne ; ainsi, les badauds de l'Attique s'enfesaient devant les figures du Pryx, tandis que les socialistes de la Bécote, abandonnant les échères de l'Odéon, peuplaient l'amphithéâtre de leur club Montsouris, y apportant les friandises de leur souper, afin de ne point perdre une miette de cette éloquence. L'histoire romaine rapporte également qu'au grand jour de l'élection d'un chef suprême, des prétorians, ou beaucoup de ceux qui aspiraient à le devenir, assaillaient d'une sollicitation impertune la demeure de quelque Thiers ou Vitellius, offrant ainsi au futur César une ovation anticipée, bien que l'homme ne leur fut connu ni en bien ni en mal. Mais pour en revenir à nos vignettes, voici la plus caractéristique : groupe de personnes causant politique dans la rue, tant il est vrai que la table du banquet et l'escabeau du club ne suffisent plus au peuple orateur. Le speech a passé dans la conversation, et chacun éprouve le besoin de haranguer ses concitoyens.

Dans ce groupe, centre d'un commérage ambulatoire, on pérorait avec passion et l'on écoutait avec enthousiasme. Un peu plus loin, vous entendez la voix du virtuose de carrefour, dont les circonstances ont fait un chanteur populaire, comme il entonne, et comme il détonne ! Pendant que le crieur sème et colporte la diffamation, ce virtuose chante en rimes boiteuses et sans rime ni raison. Maintenant où sont nos affaires, où sont nos plaisirs et nos loisirs ? — Hélas ! je viens de les esquiver d'un crayon très rapide ; il n'y a point d'autres pour le moment. Quand la place publique est en tumulte, la promenade est silencieuse et tous les salons se ferment. « Quand on n'a qu'un filet de voix, dit Molière, comment se faire entendre au milieu de toutes ces gueules-là ? »

Voici quelque chose d'assez triste à propos de clôture, c'est celle du Théâtre-Italien. Ne dites pas ce n'est qu'un théâtre de moins, car il avait aussi son importance comme salon, comme centre de toutes les élégances et de toutes les belles personnes. On allait aux Bouffes en grande toilette et en grande cérémonie, pour entendre de la musique, mais surtout pour s'y voir, pour s'y amuser, pour savoir au juste, à un moment donné, où en était l'art, l'imagination, la poésie, le bon goût et le bon ton de Paris. Dans ce théâtre, dans ce salon, dans ce foyer, il se parlait un langage à part, qui se comprenait sans langue délier ; on s'entretenait en quelque sorte bachelard, on se disait tout d'un regard. Que d'aimables confidences et de plus aimables ironies ! C'était ensuite le grand jeu des éventails et des sourires, les plus grandes nouvelles s'y communiquaient par un signe imperceptible, telle absence s'y est parfois traduite par une révolution politique. Dans ce monde silencieux et d'autant plus éloquent, le plaisir n'occupait que la seconde place, les intérêts du jour remplissaient naturellement la première. Est-il vainqueur, est-il ruiné, est-il ministre, est-elle encore la plus belle et la plus élégante ? Tel était le thème de chacun et sa pensée favorite, auquel la musique ajoutait son accompagnement ; ces admirables chanteurs italiens savent bien qu'ils servaient de prétexte à toutes sortes de réunions et de communications impossibles ailleurs. La cage d'or est donc fermée, il faut bien en prendre son parti, il y avait longtemps d'ailleurs que les oiseaux jaseurs qui peuplaient la salle l'avaient désertée, si bien que raisonnés et fauvettes gazouillaient dans la solitude. Ce n'est pas la voix qui leur manque, mais des attitudes, et le chiffre de la location à l'année était tombé de trois cent mille francs à trente mille, quelle fuge !

« Vous chanziez, j'en suis fort aise,

Eh bien ! dansez maintenant. »

La vérité, c'est qu'on n'en danse pas davantage, au contraire : — les bals appartiennent à la tradition d'un passé aboli. Danser chez qui et à propos de quoi ? Nous avons fort peu le cœur à la danse, s'écrie à son tour madame Jourdain, et la bonne dame a raison. Notre fils est-il établi ? Allons-nous de ce pas marier notre fille, je vous prie ? Vraiment, nous gardons le restant de notre monnaie pour payer d'autres violons.

Cependant, à grande ville désolée à défaut de bonheur on tout au moins de plaisir, le portage et le brocantage ne s'abandonneront pas. Tout le monde se fait le marchand de son propre bien. On affiche ses chevaux, ses vins, ses hardes, ses livres. Tout le monde veut vendre quelque chose à chacun, et personne n'a d'argent. Une de ces ventes met en campagne la foule des oisifs, des lâcheurs et des amateurs ; il s'agit des richesses de la succession d'Aligre. On sait que l'opulent marquis de ce nom possédait, rue d'Anjou-Saint-Honoré, un vaste hôtel qui était à la fois une



habitation très confortable et une magnifique musée. Le marquis était aussi renommé pour son opulence que pour son avarice ; mais en pénétrant dans cette étourdissante demeure, on est bien obligé de laisser sur le seuil le vilain côté de cette réputation. Comment ajouter foi à la lésinerie d'un homme qui a dû échanger tant d'argent monnayé contre de ravissantes potiches, et payer tant de merveilleux riens au prix d'un trésor égal à celui d'Ali-Baba. On vous a conté et on vous racontera encore bien des traits de ladroterie commis par le défunt, et sa légende serait terriblement chargée s'il n'en avait pas écrit la réfutation tout au long dans son testament. M. d'Aligre a légué la plus grande partie de sa fortune aux pauvres, les seuls dont M. Proudhon lui-même ne dira pas : Leur propriété, c'est un vol.

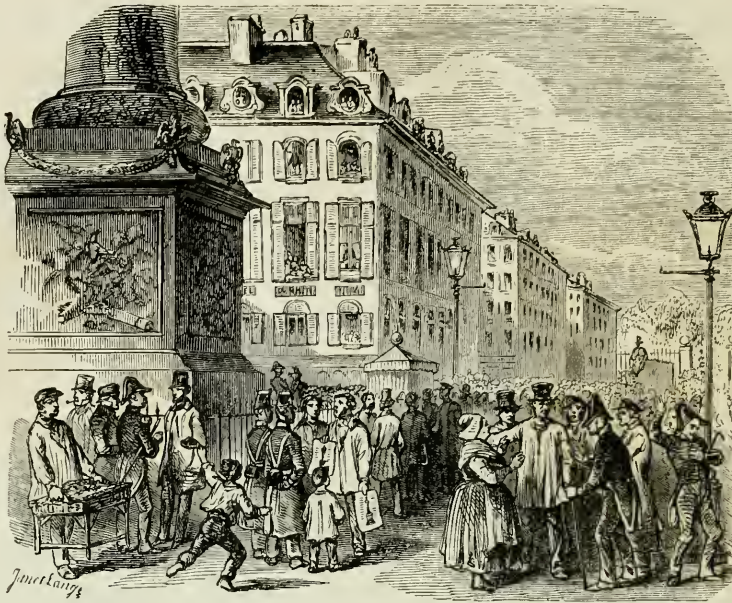
Aussi bien ce dicton célèbre nous fait songer à la plus joyeuse fête de la semaine, et l'on ne s'attendait guère à ce bienheureux résultat de la plus grande invention du socialisme : il a fait pleurer à force de faire rire. Nous voilà donc au Paradis terrestre du Vaudeville, en compagnie d'Adam et d'Eve, qui n'en sont pas encore au plus joli chapitre du communisme ; la pomme est intacte ; mais le serpent-président observe l'heureux couple à travers des besaces d'or, et le siffle et persifle si bien qu'on se permet le fruit défendu. Milton a chassé ses

poétiquement notre premier père de son paradis ; mais le Vaudeville n'est pas obligé d'y faire tant de façons, la catastrophe est éclairée par un simple feu de Bengale ; après

caricatures en action dont les meilleures et les plus piquantes sont empruntées au crayon de notre collaborateur Cham, nous arriverions bientôt à la ruine de Bonichon.

quoi nous retrouvons notre premier père Adam devenu le dernier des Bonichon et préluant à la régénération de 1848 par le banquet du 22 février, comme un naïf bourgeois qu'il est. Les fusillades lointaines de la répression répondent aux rasades de la liberté. A la mort ! à la gloire ! s'écrie Polyvence-Bonichon. — Ni si haut, ni si bas, réplique l'homme-serpent du prologue, nous arrivons à la République. Et les convives font éclater leur enthousiasme lugubre par un air de *De profundis*.

De 1848 à 1852 la République a marché d'un pied très boiteux, puisqu'il est vrai que le citoyen Prudent est son chef. — Malheureux pays ! plus malheureux Bonichon, il est propriétaire, et la propriété est abolie ; son domestique qu'il a mis à la porte est rentré par la fenêtre en vertu du droit au travail. On démenage Bonichon de force sous prétexte de l'emménager : son tapisserieur lui impose un meuble nouveau ; un fiacre l'a pris à l'heure, un dentiste lui tire deux molaires, et la couturière de sa femme toutes sortes de carottes, tant la toilette de madame Eve Bonichon a fait de progrès depuis la feuille de vigne. Au moyen de ces épigrammes, de ces bouffonneries, de ces

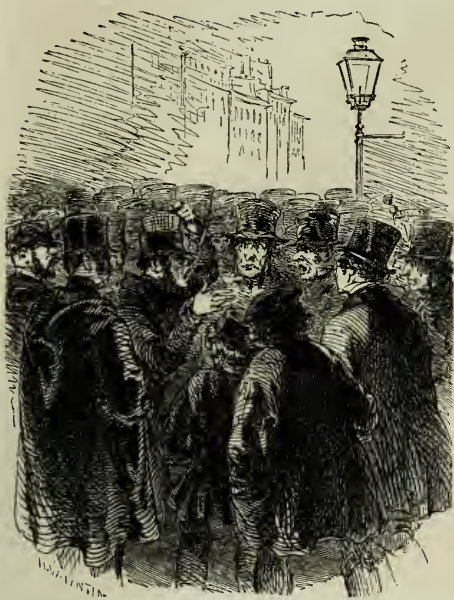


Groupes stationnant aux abords de l'Hôtel du Rhin, habité par Louis-Napoléon Bonaparte.



Séance du Club démocratique dans la salle Montesquieu pour la discussion des titres des Candidats à la Présidence.





Les Orateurs en plein vent.

si la fameuse banque d'échange ne réparait tout le mal. Devant l'égalité de ruine, Bonichon n'est pas plus ruiné que tout le monde; il n'a pas d'argent, à quoi bon l'argent? L'or est une chimère dans cette Icarie proudhonienne. Bonichon va chez la laitière et en obtient pour un *chou* de lait; *item* une paire de bottes contre une botte de foin, tout

à l'heure il prendra une barroise avec des pincettes et se procurera une culotte de bœuf avec un pantalon, de sorte que cette banque d'échange sert beaucoup à l'échange des calembours, jusque-là que le Bonichon, laissant tomber sa monnaie (une marmite), se plaint de la ramasser en pierres.

C'est ici que nous tournons bien longtemps, trop longtemps peut-être autour de ce pot-au-feu que M. Clairville et compagnie ont mis au plus gros sel, au moyen d'un mélange au moins bizarre de crocodile empaillé et de table de nuit garnie de sa vaisselle. On est tenté de crier grâce pour Bonichon, mais il n'est pas au bout de sa banque; ne s'est-il pas vanté d'être propriétaire! ne se sert-il pas à tout propos de l'infâme pronom possessif *mon, ma, mes*; — *mon tire-botte, ma femme, mes chaussettes*! — Manger son usufruit, quel crime abominable au beau pays de la communauté! Bref, comme il faut que les meilleures plaisanteries aient un terme, voilà Bonichon déporté dans un désert, et vagabondant sur les ruines du monde. Le premier homme menace de devenir le dernier. Paris a pris un air de forêt vierge, il a perdu ses tuyaux de gaz et ses bornes-fontaines, des

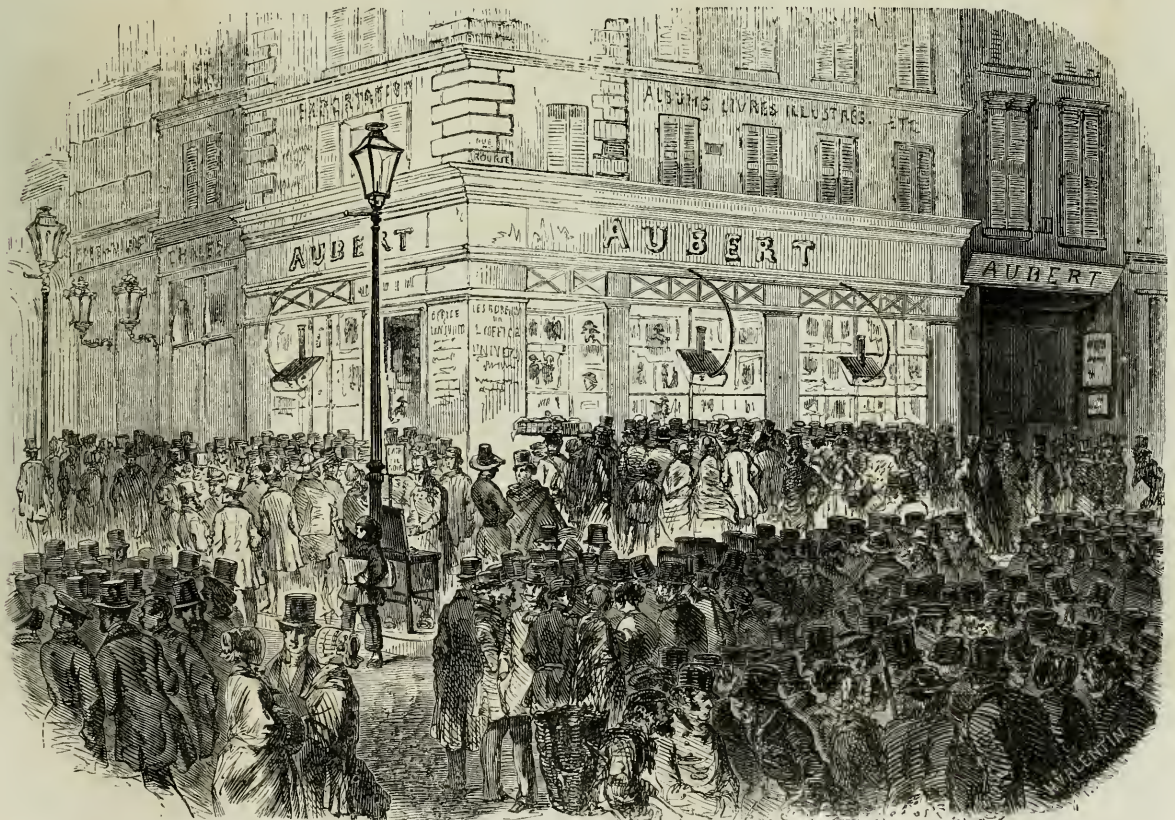
chènes au feuillage monstrueux y couvrent le sol où rampe le pauvre Bonichon que l'impitoyable *Prudent* poursuit par monts et par vaux, continuant ainsi jusqu'au bout sa chasse aux gros propriétaires. Voici pourtant qu'au moment où cette suprême iniquité (la destruction de Bonichon) va s'accomplir, la toile du fond s'entr'ouvre pour une



Les Chanteurs de Chansons politiques

apothéose, et l'ange s'écrie: « La société ne périra pas. » Le propriétaire et le socialiste se donnent la main, on va reconstruire la Bourse et rétablir toutes les banques, excepté la banque d'échange.

Ce vaudeville-événement a causé une vive sensation; il abonde en situations plaisantes, il est bourré de drôleries



Les Caricatures politiques exposées chez Aubert, place de la Bourse.



et il a éclaté comme une bombe d'a-propos. Il attire chaque soir une foule considérable et jamais plue d'or ne s'épancha à plus larges fots dans la caisse du théâtre de la Bourse, qui était mort ou peut s'en faut, et que cette trouvaille ressuscita. Il y a tout juste assez d'allusions dans l'ouvrage pour piquer la curiosité, et comme il n'en résulte aucun scandale, l'autorité ne voudra pas certainement s'opposer à cette propagande antisocialiste par la voie du rire.

Le Théâtre-Historique a cherché un succès avec *l'Argent*, très long drame écrit de l'anglais, et qui le méritait et modeste arrangeur français M. de Guerville restitue à Bulwer, comme s'il s'agissait de César. L'argent est l'âme de ce drame où l'on voit un jeune et candide, et pauvre poète amoureux de sa cousine, comme s'y prendent si maladroitement les poètes, sans réfléchir que ce n'est pas l'amour, mais bien l'argent qui est de première nécessité en ménage. Pendant deux actes, sir Aveline, le lauréat, est en butte à toutes les humiliations : les poètes ses confrères le délaissent, les gens du monde le tiennent pour fou, les libraires ont peur de ses vers et les demoiselles à marier de ses déclarations ; mais dès le troisième acte voilà la fortune qui prend maître Aveline au branle de sa roue, et les rôles ont bien changé, c'est le monde qui revient présentement au porteur, et les demoiselles qui s'apprivoisent, et les libraires qui font patte de velours. Alors sir Aveline, pour éprouver ces tendresses subites, s'avise d'un expédient qui a beaucoup servi depuis *Timon d'Athènes* : il simule une ruine complète au jeu, et aussitôt nos empressés lui tournent le dos. Au fond de cette donnée un peu triste, un peu commune, un peu prosaïque, se détache une figure de jeune fille aimante et désintéressée. La conduite de Clara vis-à-vis d'Aveline est calquée sur celle d'Amélie envers Tancrède ; Aveline était pauvre comme Clara, lorsque Clara a refusé sa main par raison, et plutôt que de lui faire un pareil aveu maintenant qu'il est riche, Clara est résolue à mourir. Tant pis pour ces pauvres enfants, si l'amant ne devine pas la sacrifice que lui a fait son amante ; on ne s'explique pas, mais on finit par se deviner, et tout s'arrange à la satisfaction générale.

La *Propriété, l'Argent et la Poule aux œufs d'or*, voilà des titres principaux et de bon augure. Quand à cette poule aux œufs d'or du Cirque-National, c'est un mélo-mélo de coq à l'âne, de grottes enchantées, de palais merveilleux, de surprises féeriques et de ronds de jambes blouissants que le Cirque ne se lasse pas d'exhiber à ses habitués, probablement parce qu'ils ne se lassent pas de les applaudir. D'ailleurs, quand le Cirque se met en si grands frais de costumes et de décorations, il connaît son monde et pour quels convives il met au pot la *Poule aux œufs d'or*.

## Le Droit au Bonheur.

PHILOSOPHIE DU JOUR.

Il y a quelques années encore, les Allemands répondant au reproche d'inaction politique, prétendaient que leur révolution à eux s'opérait dans la sphère des idées au lieu de procéder comme la nôtre par la voie positive et brutale des faits. Patience, nous disaient-ils, laissez-nous philosopher à notre aise, et vous verrez un jour que notre révérende Allemagne marchera, de pair avec la France, à la tête des sociétés modernes. Nos actes à nous ces sont nos livres, et les diverses écoles de notre philosophie correspondent aux principales époques de la Révolution française : « ainsi les kantistes représentent la Convention ; Napoléon et Fichte personnifient tous deux le grand moi souverain, pour qui la pensée et le fait ne font qu'un... Schelling, enfin, peut être comparé à la Restauration, dans tous les sens du mot, bons et mauvais... » Puis, après cette belle similitude ils ajoutaient : « Il vaut mieux qu'un peuple ait sa philosophie avant sa révolution ; les têtes que la philosophie a employées à la méditation peuvent être furchées à plaisir par la Révolution, mais la philosophie n'aurait jamais pu employer les têtes que la Révolution aurait fauchées... »

Cependant les temps de la méditation se sont accomplis et ont fait place à ceux des faits. Du temple élevé de la sagesse nous-avons vu la studieuse et patiente Germanie descendre, aussi elle, dans l'arène sanglante de la politique. Hélas ! à quoi lui a servi, pour le demande à vous tous qui tenez les yeux fixés sur l'océan populaire, à quoi lui a servi s'être réservée si longtemps pour l'activité de la pensée, d'avoir philosophé durant de si longues et si précieuses années ? Nous n'a-t-elle donné l'exemple d'une révolution plus sage, plus logique, plus vertueuse que ne sont toutes les autres révolutions ? Le sang n'a-t-il pas coulé à torrents chez elle comme chez nous ? Et quelle est donc la doctrine si haute, si idéale, qui féconde aujourd'hui la pensée populaire depuis le Rhin jusqu'au Danube ? Est-ce Kant, est-ce Hegel, ou Fichte, ou Schelling ? est-ce quelque autre des grands philosophes de Berlin ou de Weimar qui a donné la formule et la devise de la grande révolution germanique ? O misère de la sagesse humaine ! o vanité de la métaphysique ! l'Allemagne bourgeoise imite la France de 1830, et derrière elle l'Allemagne révolutionnaire, l'Allemagne qui prend réellement et purement renouveau, l'Allemagne d'Hecker et du malheureux Blum s'inspire de nos théoriciens de 93 : les élèves de Kant, les disciples de Goethe se rangent sous la bannière de Babeuf ! Toute leur philosophie aboutit, enfin, à partager avec nous cette contagion du communisme !

Et ne pouvions-nous pas, nous aussi, Français, nous glorifier d'avoir lentement mûri notre pensée avant d'agir, d'avoir prélué par deux siècles entiers de philosophie, des arts et Voltaire, aux coups terribles de notre grande Révolution ? On reconnaît bien de quelle école immortelle ils sortaient, ces premiers nés de l'agitation révolutionnaire, ces grands esprits de 89, ces fondateurs du droit moderne, ces libé-

teurs de l'avenir ! Mais ils disparaissent comme celui qui avait bâti la ville éternelle, ils disparaissent au milieu de l'orage. Toutes les mains se disputent leur héritage, et par la porte que leurs sublimes efforts avaient ouverte se ruent d'étranges philosophes, — annonçant au monde des nouveautés incroyables, ramassées par eux dans les ténèbres du passé, — faisant revivre de monstrueux erreurs que l'on avait crues mortes il y a deux mille ans, et qui menaçaient de reprendre racine sur ce sol romu si profondément par la tourmente révolutionnaire.

Métaphysiciens, dialecticiens, professeurs de raison, de droit et d'humanité, mêlez-vous de votre science à l'heure où sont déchâinés les esprits de la multitude. Oui, vous avez apporté le germe précieux qui donnera une seconde moisson ; oui, vous avez imprimé, par l'énergie de vos pensées, un élan salutaire à toutes les intelligences ; vous avez préparé, vous avez décidé la rénovation sociale ; mais tout à coup, au milieu des éclats de la tempête, votre voix est couverte par le fracas, le drapeau de votre sagesse se perd parmi tous ces étendards soulevés en l'air ; on ne vous écoute plus, on ne vous entend plus, — et vous trouvez établis dans la tribune d'où vous répandiez la parole de vie, des docteurs inattendus, la fureur à la bouche, la démence dans les yeux, ressuscitant les folies monstrueuses du monde païen, la philosophie d'Erostrate, les théories sociales qui mirent les armes à la main aux partisans de Catilina, les sophismes hideux, les rêves impus de la pensée en délire, vingt fois rejetés au néant, et toujours relevant la tête à l'heure des commotions humaines, aujourd'hui dans les murs de Munster, demain derrière les barricades parisiennes.

Notre monde est ainsi fait. Combien de temps faut-il pour que l'erreur la plus funeste, la plus absurde, la mieux relutée renaisse de ses ruines, reprenne des apparences de vérité, et recouvre assez de forces pour faire de nouvelles dupes, et de nouvelles victimes ? Voilà toute la question. Ouvrez, aujourd'hui, les livres de la science démocratique, écoutez les prédicateurs de la grande réforme sociale. Quel est leur principe commun ? sur quelle base, toujours la même, assent-ils leur futur édifice ?... Philosophes et politiques, tous, quelque divers qu'ils soient sur les conséquences, tous proclament la même prémisse : — L'homme, disent-ils, est sur la terre pour jouir, pour être heureux ; il a droit au bonheur ! — Rien de plus, rien de moins ! Il faut que l'homme soit heureux, cela est clair, cela ne se démontre pas ; nous voulons tous le bonheur ; donc, si nous ne réussissons pas à être heureux, la faute en est aux conditions sociales dans lesquelles nous vivons. Il n'y a qu'à réformer ces conditions pour arriver à l'admirable but où tendent tous nos desirs...

Et ceux qui prêchent cette doctrine du bonheur savent bien ce qu'ils font ; ils savent bien que, s'adressant aux intelligences faibles ou grossières, l'erreur qu'ils propagent aura d'abord tous les faux semblants de la vérité et de l'évidence. Quoi de plus manifeste, en apparence, que cette proposition : l'homme est sur la terre pour être heureux ? Quel but avons-nous à poursuivre ici-bas, si ce n'est le bonheur ? et pourquoi cette vie nous a-t-elle été donnée, si ce n'est pour que nous goûtions les fruits de l'existence ? — Ainsi raisonne la multitude ; plus elle souffre, plus elle est acharnée à cette conquête du bonheur ; moins la vie répond à cette attente bienheureuse, moins on veut démentir de ce prétendu droit au bonheur.

Mais ces poursuivants infatigables de la félicité terrestre se sont-ils interrogés eux-mêmes pour savoir d'abord ce que c'est que le bonheur, pour se rendre bien compte de ce mot magique qui séduit leur espérance et brille sans cesse devant leurs yeux comme un mirage trompeur ? Homme, tu veux être heureux ? qu'est-ce donc que la félicité humaine ? De quoi se compose-t-elle ? ou comment peut-on la réaliser en cette vie ?... *Trist, trist, trist*, dit Hamlet !... Certain calife de Cordoue, Abdérème je ne sais combien, accablé durant un long règne de toutes les faveurs de la fortune, comblé de richesses et de plaisirs, récapitulait avant de mourir cette longue succession de ses propres félicités, et, tout compte fait, il trouvait dans sa vie entière *quatorze jours* pendant lesquels il avait eu être réellement heureux !

An bas de l'échelle sociale, dans cette classe misérable où l'on souffre des premiers objets nécessaires à la vie, où l'on souffre du froid et de la faim, où l'on n'achète qu'à force de peines une maigre subsistance, la, le mot de bonheur est synonyme de richesse, pour l'indigent, quiconque peut suffire à ses besoins sans travail manuel, quiconque montre sous les dehors de la fortune ou même de l'aisance est considéré comme un des convoités privilèges assis à la table enchanlée et faisant circuler entre eux la coupe merveilleuse du bonheur. De combien d'envies celuilà n'est-il pas l'objet ! Combien de rêves fait naître dans de pauvres cerveaux la vue de sa prétendue félicité !... Approchez, approchez, vous tous qui le regardez d'un œil jaloux ; examinez d'un peu plus près ce mortel favori, interrogez son existence, sa famille ou son cœur ; amertume ses plaies, voyez la trace de ses douleurs, goûtez l'amertume de ses dégoûts, et dites-nous ensuite si de pareils tourments ne sont pas plus cruels que la faim, si de tels soucis, de si cruels ennemis ne compensent pas bien un peu d'or et de soie, un peu de sensualité et d'orgueil !...

Les théoriciens, sans disant autre du peuple, savent combien est puissant cet appât trompeur de la richesse, et c'est justement ce van prestige qu'ils exploitent, et c'est à cette jalousie décevante qu'ils s'adressent pour se faire des disciples et au besoin des soldats. A la vérité, ils ne professent pas précisément que la richesse fait le bonheur ; mais voyez les agir, écoutez-les parler : tous les coups sont dirigés contre les riches, tous leurs discours sont autant d'anathèmes contre le privilège de la fortune. Ils ont annoncé, au début de leurs prédications, que l'homme devait être heureux sur la terre,

et pour le mettre en possession de la félicité que font-ils ? ils disent aux travailleurs : c'est votre tour d'être riches, frappez ceux qui possèdent, mettez un milliard d'impôt sur les fortunes, abolissez même la propriété, afin que tous les biens du monde soient partagés entre tous. Les pauvres médecins ! voilà donc leur panacée, et pour rendre l'homme heureux, ils n'ont pas trouvé d'autres moyens que de le rendre riche !... C'est à peu près la recette de ce peintre d'Athènes qui, ne pouvant faire sa *Vénus belle*, l'avait couverte de pierres précieuses et lui donnait la richesse à défaut de charmes.

Cependant les philosophes de la veille, ceux qui ont étudié les maîtres de la sagesse, ceux qui ont lentement observé, dans les replis de la conscience, l'instinct et la nature du cœur humain, ceux-là demandent encore quelque chose aux distributeurs de richesses : — Nous voyons bien, disent-ils, que, lorsque vous aurez réalisé votre admirable partage, l'espèce humaine aura la vie plus facile et plus douce, matériellement parlant, que les besoins et les maladies peuvent-elles éprouveront moins cruellement les hommes, qu'enfin notre corps vous devra beaucoup de reconnaissance. Mais que faites-vous pour notre âme ? car notre bonheur dépend bien un peu aussi de notre âme, et pour avoir bien mangé, bien bu, bien dormi, pour avoir même de beaux habits, une riche demeure, tout à soulait en un mot, nous sommes encore exposés à trouver au dedans de nous-mêmes un hôte assez maussade, assez chagrin, assez malheureux, attendu que ce ne sont pas précisément les biens de la terre qui constituent une âme riche ou pauvre, fortunée ou infortunée ? Ainsi nous attendons que vous appliquiez à l'âme vos remèdes souverains : nous sollicitons en sa faveur votre puissante imagination, et, au besoin, nous vous signalons pour que vous puissiez y pourvoir, tous les vices à corriger, toutes les passions à satisfaire, tous les desirs à calmer, tous ces maux envenimés de l'être immatériel, maux fort cuisants et très possédants, dont le paradis terrestre, et que jusqu'à ce jour ni les philosophes, ni les apôtres, ni les législateurs ne sont parvenus à guérir !

La question ne laisse pas, vous l'avez vu, de s'être assez embarrassée ; Pascal disait : il est plus facile de trouver des moines que des raisons ; aujourd'hui il semble un peu plus commode de décréter le partage des biens que de rendre l'âme humaine assez parfaite pour pouvoir être heureuse. Car toute la difficulté, en somme, réside dans notre imperfection morale. Les adversaires du droit au bonheur tirent leur principale objection de la nature même de l'homme, et, la voyant si défectueuse, si méchante souvent, si tristement disposée au mal, ils concluent de cette observation que nous sommes trop impropres à être heureux. Selon eux, le désir du bonheur est la marque, sans doute, de la supériorité de notre âme, l'aspiration surhumaine qui prouve son origine céleste ; mais il ne nous est pas permis d'attendre l'objet idéal de ce désir ; nous desirons le bonheur, mais nous n'avons pas la *faculté* d'être heureux. — Douleuse vérité, qu'aucune réforme politique ou sociale n'a pu encore démentir !

Aussi le plus grand des réformateurs contemporains, le seul qui ait eu l'étincelle du génie, Fourier, leur maître à tous, qu'il en aient, et dont, bon gré, mal gré, il faut qu'ils relèvent, Fourier ne niait pas l'imperfection actuelle de l'espèce humaine et par suite son incapacité présente pour le bonheur. Mais cet audacieux esprit, nullement arrêté par un tel obstacle, le franchissait aussitôt. L'homme est encore imparfait, s'écriait-il dans son ivresse, dans son espoir insensé de refaire l'œuvre du Créateur, eh bien ! je ne charge de le perfectionner, de le rendre tel, qu'il puisse enfin réaliser la félicité dont il a tout au plus aujourd'hui un vague désir ! — C'était une entreprise supérieure à celle des Titans. Fourier ne s'effraya de rien ; il s'occupa modestement à créer pour l'homme, sinon de nouveaux sens (création à laquelle ne peut atteindre par malheur l'imagination humaine), mais de nouveaux organes ; puis il établissait un régime harmonique tellement salutaire et bienfaisant, que la santé de l'homme allait devenir semblable à celle des anciens dieux ou héros de la fable. Ainsi, le *mal physique* se trouvait détruit, sans parler d'un luxe de joissances inédites dont le réformateur voulait douer la machine humaine, revue, corrigée et augmentée par ses bons soins. Quant au *mal moral*, la guérison en était assurée dès qu'on aurait mis en pratique nous ces régimes sociaux. Au phalériste, il ne peut y avoir ni crimes, ni vices : toutes les passions sont toutes en équilibre et forment par leur harmonie la perfection de l'âme ; ne croyez pas, d'ailleurs, que cet équilibre soit la modulation stoïcienne ; nullement, les passions, dit Fourier, sont les ressorts de l'âme ; si on les comprime, on appauvrit la nature humaine, et l'effort, au contraire, doit être d'en faciliter le développement. Donc, toute passion se trouve sans cesse excitée, elle arrive à son paroxysme en même temps que les autres instincts de l'âme, et c'est de cet ensemble de *forces* surexcitées que se composent la paix et la vigueur harmonieuses de la société phaléristienne.

Comprenez qui pourra. D'ailleurs, dès qu'il s'agit de refaire l'espèce humaine, nous n'avons qu'à nous incliner ; ici toute discussion cesse, et nous ne pouvons plus rien que douter un peu... nous sans souhaiter cependant et d'un cœur sincère que la perfectibilité humaine se prête à de si beaux progrès, et que nos enfants deviennent aussi supérieurs à nous de toutes manières que nous-mêmes des hommes à la bête. Pour ceux qui ont foi en un semblable avenir, rien n'est plus logique que la théorie du bonheur. L'homme sera heureux sur la terre, cela est évident, puisqu'il se donnera à lui-même les facultés qui lui manquent aujourd'hui pour le bonheur.

Une autre doctrine, toute contraire à celle de nos évangélistes démocratiques et sociaux, a régné pendant dix-huit cents ans sur la terre ; son nom en philosophie est : *doctrine de l'espérance*. Le germe s'en trouve déjà dans toutes les



religions anciennes, mais il ne s'est développé et n'a fructifié qu'avec le christianisme. Cette doctrine, en somme, n'est qu'une vue raisonnée de l'imperfection humaine, l'imperfection plus sensible encore au moment où le Christ parut parmi les hommes, c'est-à-dire à une époque où l'esclavage et la corruption se disputaient la société païenne. Tant de vices et de crimes, tant de souffrance et d'abjection devaient effrayer la conscience encore plus que la révolter. Quel autre âme est-elle sortie si dégradée des mains du Créateur ? Quoi, l'Être tout-puissant ne nous a-t-il faits que comme un objet de dérision et d'absurdité ? Pourquoi alors aurait-il laissé en nous le sentiment du bien ? Quo si guérirait cette voix de la conscience qui ne manque jamais de réprimer l'injustice et l'indignité, et qui ne laisse impunie aucune dégradation commise envers nous-mêmes ? Réellement donc nous valons mieux que ce que nous semblons être, et la tradition des premiers âges doit avoir raison qui attribue l'infirmité de l'homme à sa propre faute, qui le punit par la déchéance d'avoir péché contre son créateur.

Le christianisme s'empare de cette idée, qu'il trouvait déjà dans les croyances les plus naïves de l'antiquité, il en fait le dogme fondamental de la foi nouvelle, il en tire la solution au moins spacieuse du problème de l'existence humaine, il y poins la plus magnifique consolation qui ait jamais été offerte à l'homme. Tu es déchû, lui dit-il, déchû de ta qualité originelle; exilé sur cette terre maudite, tu dois y souffrir tous les maux, le mal physique est le châtiment de ton crime, le mal moral en est la conséquence directe, puisque toutes les infirmités et tous les désordres de ton âme proviennent de ta dégradation même. Ainsi, tu es ici-bas pour souffrir, ne l'oublie jamais, pour souffrir depuis l'heure de ta naissance jusqu'à l'instant de ta mort, et ne te hâte pas de te plaindre de ce sort malheureux qui t'est réservé, car c'est par la souffrance seulement que tu peux racheter la faute commise, réparer les ruines de ton âme et mériter la grâce devant les yeux du Créateur. Souffre et gémis, chacune de tes souffrances est comptée la-haut, chacun de tes gémissements est entendu; plus est douloureuse pour toi la patrie terrestre, plus tes droits sont nombreux pour rentrer enfin dans la patrie céleste, où tu peux être reçu au sortir de cette vie, si tu es satisfait à la loi d'expiation. — Mon royaume n'est pas de ce monde, répète le divin Messie; heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés ! — Et ainsi l'âme chrétienne, détachée des vanités de la terre, n'est plus émue que du côté du ciel; non-seulement elle n'espère pas le bonheur ici-bas, mais elle sait que vivre c'est souffrir, et elle accepte la douleur avec résignation, remuant encore Dieu de l'épreuve qu'il lui envoie, arrivant jusqu'à chérir sa souffrance qui est pour elle le gage de sa rédemption et de son éternité bienheureuse.

Étrange doctrine sans doute, lorsque la raison veut l'approfondir, étrange et funeste en son excès, car elle ne tend à rien moins qu'à détruire, qu'à absorber en Dieu l'existence humaine. Non, le Créateur souverainement bon, souverainement juste, n'a pu nous mettre sur la terre pour souffrir et pleurer; notre vie doit avoir un autre but, et l'existence supérieure, dont nous avons conscience, ne doit pas être uniquement le prix de la souffrance, de la macération du corps et de l'affliction perpétuelle de l'esprit... Mais si le raisonnement prévaut contre cette doctrine de l'expiation, s'il démontre qu'elle fausse la nature humaine, qu'elle se trompe évidemment sur les desseins de Dieu et qu'elle défigure même, sans le vouloir, l'image de l'Être suprême, — en revanche, depuis tant de siècles, que de vertu, de dévouement et d'élevation d'âme nous devons à cette erreur bienfaisante ! Qui donc a sauvé le monde de la barbarie, qui a fait régner le culte de l'humanité, qui a adouci l'esclavage et la misère, qui a consolé les pauvres et les affligés, qui a donné à l'homme la conscience de sa dignité, de son essence divine, qui a ennobli cette existence même par la perspective certaine d'une vie meilleure, qui enfin nous a presque égalés à Dieu en immortalisant notre âme ? N'est-ce pas la foi chrétienne, la foi de la déchéance et de la rédemption, du péché originel et de la pénitence, de la faute et de l'expiation ?

Qu'ils nous fassent voir des vertus comparables, des effets aussi admirables, les apôtres du bonheur, les spéculateurs de la perfectibilité ! Qu'ils nous montrent, je ne dirai pas leurs martyrs, hélas ! toute cause en a, si abjecte et si folle qu'elle soit, mais des dévouements aussi parfaits, des enthousiasmes aussi purs, aussi nobles, une beauté de cœur aussi éclatante et un ennoblement aussi grand de la nature humaine ! Jusque à ce jour, la théorie n'a été féconde que pour produire le désordre, semer la haine et faire couler le sang; leur invitation au bonheur est toujours le signal d'affreuses perturbations sociales, et jamais notre monde n'est si malheureux que lorsque les réformateurs veulent établir sur la terre le règne de la félicité... Singulier bonheur, après tout, que celui qui aura besoin pour se réaliser, de tant de ruines et de larmes ! Singulier perfectionnement qui commence par détruire des passions féroces, qui sollicite d'abord tous les appétits de l'homme, et qui nous mettra à nu de son mieux pour nous rendre esclaves d'être heureux !... Ramenez-moi, de grâce, aux carrières ; je préfère tout à un pareil bonheur, j'aime mieux plier la tête sous le joug antique de l'expiation, j'aime mieux porter la peine des fautes du premier homme, gémir et souffrir s'il le faut pour payer à l'esprit du mal la rançon de mon âme ! Ce désir même du bonheur que vous prétendez apaiser et contenir en moi, je sens bien qu'il dépasse toutes vos félicités terrestres, et j'ai une si pauvre idée de mon être, lorsque je me considère, que je suis plus prêt en effet de me croire destiné à souffrir qu'à jouir, trouvant dans ma nature, ce qui est douloureux à dire, bien plus de conformité avec la douleur et la peine qu'avec la jouissance et la félicité.

Cependant, avec les prégrès de la raison, une autre doctrine s'est levée entre les apôtres du bonheur et les doc-

teurs de l'expiation : cette doctrine meilleure, que prêche la philosophie, se nomme simplement la doctrine du devoir, et vous n'avez qu'à interroger votre conscience pour trouver les principaux articles de ce nouveau dogme. L'homme ici n'est point proscrit, maudit, comme l'est des sa naissance le chrétien, il ne vient pas au monde pour souffrir, pour aspirer à la mort, comme tant termine et à la récompense unique de ses vœux. Non, il naît, comme tous les êtres, pour développer et faire fructifier les qualités qu'il a reçues du Créateur. Il a des devoirs vis-à-vis du monde matériel, parce qu'une partie de lui-même est matière, mais l'obligation capitale et première de son existence est de réaliser, autant qu'il peut, l'idéal mis en lui, de se conformer avec l'Être perfectionné, sinon parfait, que lui présente sans cesse le miroir fidèle de sa conscience, autrement d'obéir à tous ses nobles et généreux instincts, de se défendre des mauvais penchants, d'accomplir son devoir toujours et partout, quoi qu'il en coûte, et même, non content de sa vertu personnelle, d'étendre jusque sur son prochain, jusque sur la société l'ardeur que ressent son âme pour la justice et pour la sagesse. C'est ainsi réellement, bien plutôt que par des larmes stériles et de vaines souffrances, c'est ainsi que l'homme s'élève jusqu'à Dieu qui l'a créé, c'est ainsi encore qu'il parvient à être heureux, autant que la nature humaine nous permet de l'être. Il y a dans la paix de la conscience, dans le sentiment des devoirs accomplis, dans la dignité d'une âme qui a toujours fait le bien, une satisfaction douce et pure, une joie calme et sereine qui ressemble bien au bonheur et qui remplit du moins le vœu que l'homme peut former sur cette terre, en proportionnant ses desirs à la débilité de sa propre nature.

La doctrine du devoir ne nous fait pas espérer le bonheur ici-bas; fondée qu'elle est sur la conscience, elle dit au contraire à l'homme : Examine-toi toi-même, et tu verras, être fini et borné, tu verras que tu ne peux espérer, dans ces conditions misérables de l'existence terrestre, une félicité que tu conçois sans doute, mais dont rien parmi nous ne peut t'offrir même une lointaine image. Tu es sur la terre pour développer ton esprit et ton cœur, selon la loi sainte du devoir; si tu observes cet loi, tu trouveras, pauvre ou riche, petit ou grand, le seul bonheur que l'homme puisse atteindre, et de plus tu assureras les droits au bonheur futur, la récompense dans une vie meilleure. — Et c'est l'admirable supériorité de la foi philosophique de récompenser déjà l'homme de bien sur la terre, sans limiter toutefois son bonheur au terme de notre existence, mais en faisant plutôt dépendre, pour ainsi dire, la félicité éternelle du bonheur de cette vie, lequel n'appartient qu'à la vertu.

A quoi bon pourtant accumuler les arguments contre ces théories insensées, aussi odieuses au sentiment qu'à la raison même, aussi dégradantes pour la pensée qu'elles sont impossibles dans l'ordre des faits ? Sommes-nous dupes de ces prétendus logiciens ? Croyons-nous à la loi dont ils font parade ? L'histoire et l'expérience même de nos jours ne sont-elles pas là pour attester que les sophismes, les hérésies, les blasphèmes n'ont guère d'illusions philosophiques et se considèrent non pas comme des instruments de vérité et de lumières, mais simplement comme de vaines machines de guerre, bonnes à remuer dans ses fondements l'antique forteresse de la société, bonnes à détruire les choses et les hommes, bonnes aussi à assouvir des ambitions effrénées, des haines implacables ? Il faut leurrer la multitude, voilà tout, et quel leurre plus décevant et plus sûr que la promesse du bonheur ! Venez donc en foule, désertées de la vie, enfants du travail et de la peine, recoutez ce hardi parleur menté sur ses tréteaux : il vous demande si vous n'êtes pas las de pleurer et de souffrir, il vous demande si vous n'avez pas envie d'être heureux à votre tour, et il prétend que rien n'est si facile que de contenir ce légitime désir... Vous avez seulement à suivre les ordres de ce puissant seigneur, à épouser ses fureurs et ses passions, à seconder son ardent destructeur. Guerre aux heureux ! criez-vous, car on vous a persuadé que tout est bonheur, hormis vous ; et vous déclarez la guerre à la société !... Après le combat vous aurez fait quelques malheureux de plus, vous-mêmes vous souffrirez un peu davantage... et le bonheur ? L'homme, disait Fontenelle, est semblable aux oiseaux ; il se laisse et se laissera toujours prendre aux mêmes pièges ».

Une chose à remarquer dans cette mêlée d'idées extravagantes et souvent contradictoires qui forment le corps des doctrines socialistes, c'est que le mot de devoir ne s'y trouve presque jamais ; l'homme a l'espérance de conquérir tous les droits imaginables, et il semble qu'aucun devoir n'est attaché à l'exercice de ces droits. Plus de devoir de travailler, puisque le travail au phalanstère devient un plaisir, une passion, une jouissance. Devoirs envers autrui ? Où placez-vous ces devoirs, puisque vous êtes tous égaux, tous parfaits, et que la loi commune veille à empêcher les avantages et les inégalités ? Devoirs envers Dieu qui nous a faits, qui nous a donné notre âme ? Mais il n'y a plus de Dieu, ou, si l'on en admet encore un, Dieu c'est tout, c'est vous et moi, c'est ma table et ma chaise. Devoirs envers vous-mêmes, envers votre intelligence, par exemple ? Mais n'est-ce pas un ministre républicain qui déclarait l'instruction non nécessaire aux citoyens d'un État libre et démocratique ? Devoirs d'obéissance à la loi ? — Mais justement les professeurs du socialisme nous apprennent que le premier de nos devoirs est celui de l'insurrection !... Hélas ! j'ai bien peur que, sous le régime de la démocratie pure, telle que la conçoivent certains grands génies, ce premier de nos devoirs, l'insurrection, n'en soit aussi le seul ; — seul devoir et seul droit ; — ce qui complète très bien l'idée que nous nous sommes déjà faite de leur fameuse fraternité.

Malgré, au grand jamais, on n'était allé si loin sur la route du néant ; ce sera le triste bonheur de notre siècle d'avoir reculé les bornes de l'absurdité et de la négation universelle. Les philosophes du jour ont imaginé, pour ri-

valiser avec Platon, je suppose, une nouvelle Atlantide, et c'est là qu'ils veulent nous conduire pour nous rendre heureux. Mais cette île fortunée, vue d'un peu plus près, ressemble fort à la demeure de Circe ; avis à ceux qui s'y laisseraient mener ! Sous ce mot de bonheur social, je vois une foule de choses qui ne sont ni bien neuves ni bien attrayantes : le débordement des passions sensuelles, l'entassement de la liberté et de la personnalité, l'abdication de l'être humain, — et je prie Dieu bien vivement de garder ce bonheur-là pour la fin du monde...

X

### Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques (1).

Dans le flot qui l'emportait, Paturot avait perdu de vue deux choses importantes : il oublait qu'en sa qualité de fonctionnaire il avait une réputation à poursuivre, et que, comme citoyen, il avait à jeter les bases d'une société sans défauts. Ces objets étaient pressants, le premier surtout, car il arrivait au bout de ses épargnes. Mais toutes ses démarches pour obtenir une place restèrent inutiles. Aussi, malgré l'aide de Malvina, rompirent-ils avec le gouvernement, et Jérôme consacra-t-il tout son temps à la recherche des combinaisons qui lui manquaient pour guérir, en la réformant, la société malade. Hétons-nous de le reconnaître, il avait les meilleures intentions. « Plusieurs, dit-il, songeaient comme moi au but que je me proposais ; la concurrence ne respectait plus rien. Mais aucun n'y apportait le sentiment dont j'étais animé. Je me séparais de tous et pour les moyens et pour le but. J'aurais rugi à la pensée que l'on put me confondre avec les empiriques dont Paris était inondé et qu'un rapprochement se fit entre mes plans d'études et les procédés violents conseillés de toutes parts. Du plus au moins, il s'agissait, dans ces combinaisons brutales, d'une spoliation universelle, opérée méthodiquement. C'était à qui plongerait les mains dans les poches du voisin avec plus d'art, avec plus de dextérité. Les uns s'y reprenaient à plusieurs fois, et alignaient les gens d'une manière insensible. D'autres enfonceaient les bras jusqu'au coude, et ne s'arrêtaient que devant un vide complet. La saignée à blanc ou les petites saignées, répétées coup sur coup, il n'y avait de choix, pour le patient, qu'entre les deux systèmes : l'un amenait l'extinction immédiate, l'autre l'extinction à bref délai. »

Par aucun point Paturot n'appartenait à ces écoles ou à ces bandes, comme on voudra. Disposer du bien d'autrui lui répugnait ; il y éprouvait du scrupule. Il ne contestait pas qu'il n'y eût beaucoup à reprendre dans notre ordre social et que une métamorphose ne fût nécessaire, mais il ne l'envisageait qu'au milieu du respect de tous les droits. Jamais il ne l'eût achetée au prix d'une spoliation. Il lui semblait d'ailleurs que ces créateurs de mondes nouveaux n'avaient pas une idée bien nette de celui dans lequel ils avaient la douleur de vivre. Ils prenaient la nature au rebours, méconnaissant tous les instincts, et bâtit dans les nues ou édifices monstrueux. La famille n'existait plus ; la propriété encore moins, la patrie n'était qu'un nom. L'homme devenait citoyen et propriétaire du globe, avec une femme et des enfants. C'était une perspective bleu encourageante. Pour mieux s'assurer contre ces déviations, il invitait son esprit à des analyses de la plus grande profondeur. Il remontait au berceau des choses et à l'origine des sociétés. Surtout il interrogeait la création, et lui demandait le secret de sa mystérieuse destination.

Le chapitre XXXVIII contient le résumé de cet important et utile travail...

Cependant Malvina avait en le dernier mot dans son démeuble avec Simon. À force d'instances, elle l'avait vaincu. Il se résignait à porter sa croix jusqu'au bout. On l'avait envoyé à Paris pour y faire une Constitution : pouvait-il s'en retourner les mains vides ? Du reste, les Paturot et Simon étaient redevenus les meilleurs amis du monde ; ils ne se quittaient plus. Tous ses billets de tribune étaient pour eux. Aussi Malvina ne sortait-elle pas de l'Assemblée nationale : on l'eût prise, disait Jérôme, pour une dame de la maison, Paturot l'accompagnait souvent. Aussi firent-ils à eux deux une curieuse étude de l'Assemblée et surtout des tribunes pittoresques. Leurs portraits sont d'une ressemblance frappante. Qui ne reconnaît ici MM. Cassidière, Victor Hugo, Pierre Leroux, Louis Blanc, et les obstinés, et les fureux, et les plaisants, et les gesticulateurs, etc. ? — Quel choix nous pourrions faire dans cette galerie ! Mais nous préférons emprunter à Malvina une de ses plus vigoureuses sorties contre la Montagne.

« Encore ces hérissés ! s'écria-t-elle un jour qu'ils se livraient à un abominable vacarme. Il n'y en a que pour eux. Et allez donc, mes petits amours ! Sont-ils en colère aujourd'hui ! Bien ! démoulez les banquettes, le mobilier du gouvernement ! Brisez tout ; on fera du neuf ! La patrie a de quoi ! Ne vous gênez pas, mes agneaux. Quelles figures, bon Dieu ! quelles figures ! Parions qu'ils ont tous des faux nez. Et les barbes ! et les crins ! Bien rugi, lion, bien rugi ! Le fait est qu'il rugit bien. Chacun son mérite. Ah ça ! Qu'est-ce qu'ils font donc ? ils marchent en masse vers le président. Parole d'honneur, ils vont le couper en quatre et le mettre en pâté. Mais, malheureux, ne voyez-vous pas que ce serait une détestable nourriture ! Vous allez vous délabrer l'estomac à toujours ! Non, maintenant c'est à un collègue qu'ils en veulent. Dieu ! que je te grifferais volontiers ! Comme ça me démange ! comme ça me démange ! Trois heures de fanteuil seulement ; trois heures ; et nous verrions bien. Ils trouveraient à qui parler. Enfin les voilà qui se mettent au repos ; ça n'est pas malheureux. Et penser que tout ça a des épouses. Pauvres femmes ! Voilà de la vertu. C'est-à-dire

(1) 3<sup>e</sup> et demi<sup>e</sup> volume, chez Michel Lévy, — 2 fr.



que j'aimerais mieux aller vivre chez les hippopotames. Des nez pareils ! Parions qu'ils sont faux. »

Du reste, bien qu'il se moquât de tous ses membres ridicules, Paturot, rendait à l'Assemblée nationale la justice qui lui était due. « Comme toutes les choses humaines, elle était, dit-il, un mélange de bien et de mal, une expression vraie et sincère de la société dont elle émanait. Elle était turbulente ; et comment ne l'eût-elle pas été en un tel temps et avec un tel nombre ? Elle était passionnée, et en cela elle demeurait fidèle aux circonstances de son origine. Elle était inexpérimentée, et pouvait-elle ne pas l'être avec tant de membres nouveaux ? Mais c'était au fond une assemblée honnête, laborieuse, courageuse, aimant le pays ; et c'est une justice que lui rendront hautement tous ceux qui l'auront bien connue. A aucun prix, sous aucun prétexte, on n'aurait obtenu d'elle une mesure qui blessât l'équité et répugnât à sa conscience. Ce sera son titre et son éternel honneur. On pourra l'accuser d'avoir manqué de lumières ; on ne l'accusera pas d'avoir manqué de droiture. »

Tandis que Simon se rapprochait de Paturot, Oscar s'en éloignait. Il finit par disparaître tout-à-lait. Jérôme se mit à sa recherche. Peine inutile, il ne le trouva ni à son domicile, ni aux lieux qu'il fréquentait d'habitude. Personne ne put lui donner de ses nouvelles. Il le croyait mort lorsqu'un jour un hasard le conduisit à la Bourse, vers l'heure où commencent les négociations des fonds publics, et le spectacle dont il fut témoin — voir la *podrigue de la Bourse* — l'attrista tellement, qu'il allait se retirer lorsqu'une déconverte le frappa. Dans l'ombre d'un pilier se détachait une barbe ou la lumière répandait ses tons les plus chauds. Involontairement il jeta un cri. Il n'existait pas au monde deux mentions meublées dans ce goût. Oscar était trahi ; Paturot se précipita vers lui comme vers une proie en le saisissant par les deux bras.

Au lieu de répondre à cette effusion, Oscar repoussa Paturot avec colère. « Va-t'en au diable, lui dit-il, tu me fais perdre le fil de mes calculs... Encore une fortune manquée ! Sans toi, je gagnais deux millions ; un arbitrage superbe... » etc. Le malheureux était devenu confus, et au moment où Jérôme le rencontra, il travaillait au renversement du gouvernement. Sa colère passée, il fit à son ami des révélations complètes.

« Voilà quatre jours, dit-il, que nous jouons au fin, le gouvernement et moi. Il éprouve le besoin de se consolider et je ne puis pas lui en vouloir : c'est le propre de tous les gouvernements. Ils veulent tous se consolider. Oh ! si

nous n'étions pas là, je ne jurerais pas que celui-ci n'en vint à bout. Un gouvernement a quelques moyens à sa disposition ; bien employés, ils pourraient le tirer d'affaire. Mais nous y veillons.

— Vous y veillez ? dit Paturot avec tout son sérieux.

— Et de près, Jérôme. Il faut défendre ses capitaux. Ainsi, avec ce désir de se consolider, le gouvernement fait répandre quelques bonnes nouvelles. Tour connu. L'ordre règne à Lyon par exemple ; la récolte est excellente. Le calme se rétablit dans les rues de Paris. En agissant ainsi, le gouvernement a son dessin ; il espère m'intimider. Il

y décrirait des cercles sans fin ; mais dès que la fumée se dissipe et que le silence règne sur ce champ de mort, on les voit abandonner l'azur où ils planaient et s'abattre à l'envi sur les cadavres qui jonchent le sol. Le festin commence et ne s'achève ni sans bruit ni sans coups de bec.

Il en est ainsi des révolutions ; elles ont leurs oiseaux de proie. Mêmes instincts, mêmes mœurs. On ne les trouve ni au feu, ni derrière les grès soulevés. Ils ne s'en vont pas à la conquête d'une idée ou d'un principe ; toute bataille s'engage et se termine sans eux. Mais, sitôt que la rue a repris un niveau régulier et que la dernière barricade s'abaisse,

connait, il apprécie sa situation. Il sait bien que je suis son grand obstacle ; il sait que, si je me retourne, il est sauvé. Le jour où j'achèterai au lieu de vendre, il fera chanter un *Te Deum* à Notre-Dame. Mais il a affaire à plus malin que lui. Au lieu d'acheter, je vends, et je l'invite à passer à d'autres exercices. Celui-ci est usé.

Et le fait-il ?

— Non, il se butte à son moyen et moi au mien. Il voit tout en beau ; je vois tout en noir. Les Autrichiens, dit-on, évacuent l'Italie. Je vends. L'empereur de Russie a tenu les propos les plus aimables sur le compte des Français. Je vends encore. Le roi des Deux Siciles a été chassé de ses États. Je vends toujours. La diète de Francfort propose à la République une alliance offensive et défensive. Je vends plus que jamais. Dans ce jeu-là, mon cher, si on hésite un moment, tout est perdu. Il faut vendre, vendre, vendre sans trêve et sans pitié. Je vendrai, dussé-je voir la fin de mes capitaux. On ne renverse un gouvernement qu'à ce prix.

Si cela suffit, la manœuvre est simple.

— Patience, mon cher, ce n'est que la moitié du jeu. L'autre moitié, c'est le canard. »

Oscar ne se contenta pas d'expliquer à Jérôme ce que c'était que le canard. Il l'initia à tous les mystères de la Bourse. Jérôme était indigné...

« Et la patrie ! s'écria-t-il douloureusement. — Innocent, lui répondait Oscar avec un sourire de compassion ; est-ce que la coulisse a une patrie ? »

Il est pour une armée en campagne un spectacle étrange et familier. Au sein des nues, des milliers d'oiseaux suivent sa marche et s'associent à ses mouvements. On dirait une escorte ailée. Ils campent avec elle et vivent de ses débris ; ils se forment en colonne au premier coup de la diane, et, à la halte du soir, ils courent de leurs essaims les hautes cimes des tilleuls. Au jour de l'action, leur manœuvre n'est ni moins savante ni moins judicieuse. Tant que le canon gronde et que la fusillade retentit, ils s'élèvent dans l'air et



L'Assemblée avait un président dameret.



Les délégués du Luxembourg sortant d'une conférence avec M. Louis Blanc, par Tony Johannot.



Une séance des Montagnards de 1848, par Tony Johannot.



ils descendent par vols épais et envahissent le terrain où le combat s'est livré. Personne ne s'entend mieux à dépecer une administration, un gouvernement, une société. Ils s'en arrachent les lambeaux, ils s'en disputent les débris. La curée est ouverte; ils ne quitteront la place qu'après en avoir vu la fin.

Paturot a consacré un chapitre entier à ces oiseaux de proie, et ce n'est pas le moins bon de ce volume. Il s'occupe principalement de l'inventeur de l'association foncière, dont il se moque avec infiniment d'esprit, et du grand homme réduit à un centimètre par mètre qui, installé au Luxembourg, analysait le travail et le traitait par un nouveau procédé.

« Partout, dit-il en terminant, cette légion avide se retrouvait; partout elle sut tourner à son profit les expédients issus de la nécessité. Les primes accordées à l'industrie et à la navigation eurent leurs oiseaux de proie. Les prêts d'argent aux établissements manufacturiers n'en furent point exempts. Il en fut de même des commandes hâtives et des fournitures d'exception. Les magasins du gouvernement se remplirent de biscuit suspect et de draps rebelles à l'emploi. Les oiseaux de proie s'en étaient mêlés. Il n'était point de projet, point d'idée qui ne leur fussent un aliment. Les uns destituaient la Banque de France au profit d'une banque nationale de leur invention. Les autres déchainaient sur le pays des phalanges agricoles, en vue d'un défrichement universel. Il s'en trouva par milliers dans les négociations sur les chemins de fer, vingt fois reprises, vingt fois quittées; dans les fermes-écoles, où chacun voulait placer son mot et son champ. Tous convoitaient un lambeau de ces millions dégrètés coup sur coup, un peu au hasard et sous l'empire de la circonstance. »

Les trois chapitres qui suivent celui des oiseaux de proie ne sont pas, comme les précédents, de la satire, mais de l'histoire. Ils ont pour titres *le Volcan*, *l'Eruption*, *l'Ambulance*. C'est un récit animé, intéressant et vrai de l'insurrection de juin. Nous n'en citerons qu'un seul passage,

emprunté à la relation que fait Simon aux Paturot, des événements auxquels il a pris part ou dont il a été le témoin en sa qualité de représentant.

« C'est ainsi que nous arrivâmes sur le théâtre de l'action. Elle était engagée au milieu de rues étroites et tortueuses, où la troupe ne pouvait se déployer, et où elle combattait à découvert contre des ennemis invisibles.

Chaque coup parti des barricades était un véritable assassinat. L'homme ajustait l'homme et le tuait comme une pièce de gibier. L'épaulette surtout servait de cible. On comprend la guerre, madame Paturot, la grande guerre. C'est reçu qu'à un jour donné on se rencontre dans une grande plaine pour s'administrer des coups de canon. Des deux côtés les hommes tombent comme des quilles, et tout est dit. Cela se pratique ainsi depuis le commencement des siècles, et je ne crois pas qu'avec la meilleure volonté du monde, le nôtre soit destiné à en voir la fin. Dès qu'il y a des armées, il faut qu'il y ait des guerres. J'admets le fait. Mais ce que je n'admets pas, c'est que des hommes se construisent un affût et s'y embusquent pour tirer sur des êtres de leur espèce comme ils tireraient sur un lapin. Voilà une atrocité qui me passe. On les a pourtant appelés des héros! Jolis héros! De leur abri, ils se demandent qu'ils tuent, si c'est le blond ou le brun, le grand ou le petit, le jeune ou le vieux. C'est à leur choix. Quand ce choix est fait, ils abaissent le canon de leur fusil, visent à plaisir et abattent. Le tout sans risque. Si c'est de l'héroïsme, il ressemble beaucoup à celui des braconniers. »

Paturot avait bravement fait son devoir, comme Simon avait fait le sien; mais, bien qu'il prétendît s'être baigné dans le sang de ses semblables, Oscar s'était caché. Quand le danger fut passé, il se débarrassa des attributs guerriers dont il s'était affublé pour faire croire à sa prétendue bravoure, et il alla Malvina à soigner des blessés dans une ambulance; une balle lui avait fracassé le crâne dans les rangs des insurgés. Avant de rendre le dernier soupir, il fit à Paturot une confession que nous voudrions faire lire à tous les ouvriers, car elle contient de bien sages et bien utiles vérités.

« Les ouvriers se perdent ainsi, dit le Comtois en ache-



Les Hommes de style après la Révolution de février, par Tony Johannot.



Jérôme Paturot passant en revue sa compagnie, par Grandville.



Oscar, par Grandville.



vant cette confession. Un à un ils se dépravaient. L'exemple, voyez-vous, l'exemple! Ce qu'on voit faire, on le fait; ce qu'on entend dire, on le dit. Et quand il y a une victime, semez sur qui il y a un Percheron au bout. Personne comme eux pour empêcher les gens. Ils ont cent manières pour cela. A l'un ils promettent de lui faire doubler son salaire. A l'autre de lui fournir une somme ronde pour s'établir en son particulier. L'argent ne leur coûte pas grand chose; ils puisent à poignées dans les caisses de l'Etat. Au besoin, ils parlent de deux petites heures de pillage. Rien ne les arrête; ils ne sont guère scrupuleux. Le moyen est toujours bon pourvu qu'il porte. Moi, par exemple, que m'ont-ils dit? qu'il s'agissait de l'empereur. Vrai messieurs, si ce n'était pas ce nom, je n'aurais pas seulement remué le petit doigt. On ne m'a pas bon marché; on ne m'a eût fait descendre dans la rue ni pour un verre de vin, ni en faisant sonner quelques écus. Je suis trop fier pour cela. Mais le nom de l'empereur me tournait la tête, et les Percheron le savaient bien. Jugez donc! j'ai été bercé avec ce nom-là. C'est le premier que ma mère m'a appris; mon père était son chapelain en le prononçant. Ces souvenirs ne s'effacent pas. Je savais par cœur ses campagnes; on m'avait appris à lire dans ses bulletins. Dans la chaumière que nous habitions, il n'y avait que deux portraits, le sien et celui du pape. Il était assis en buste, un beau buste en plâtre, il m'en souvenait, avec une couronne de lauriers. Au 5 mai, nous le couvrons d'un crepe noir; au 15 août, nous allumons deux cierges qui brûlent toute la nuit en son honneur. Et vous voulez qu'on oublie ces choses! Impossible; ça reste dans le sang. Aussi dès que j'ai entendu le mot de l'empereur, la cervelle m'a tourné, j'ai eu la fièvre et j'ai frappé devant moi sans dire gare. Qui? le sais-je bien? Pour qui? Je suis encore à me le demander. J'ai frappé, c'est tout ce qu'il y a de plus certain. Combien d'autres ont fait comme moi!

— Vraiment? dit Oscar.

— Oui, mon général, combien ont soutenu le coup de feu sans savoir pour quel motif? Il y en a des mille et des mille. Derrière les barrières, ça se voyait. Chacun avait son cri. Qui voulait rouge, qui voulait blanc; peu du tricolore. Ceux-ci chantaient pour l'aigle, ceux-là pour d'autres oiseaux. Autant de têtes, autant d'avis. Sans compter les gamins qui n'ont d'avis sur rien et qui se battent pour le plaisir de se battre. Dieu! quel compte à régler! Et d'y penser. Enfin, n'importe, c'était l'affaire des Percheron; ils se seraient mangés les uns les autres comme des rats affamés, et il n'en serait resté que les queues. C'est clair comme le jour; mais n'empêche qu'ils étaient venus à bout de nous pousser la sous un prétexte ou sous un autre. Ainsi les mauvais ouvriers mément les bons; les Percheron sont nos maîtres. On se débêche pour eux, on se bat pour eux. Ils veulent que l'ouvrier s'occupe beaucoup plus de la politique que de son travail; avant peu il lui défendront d'être range. C'est triste à dire et pourtant c'est comme cela messieurs. La queue des ateliers en est aujourd'hui la tête, on y fait plus de besogne avec la langue qu'avec les bras. Allez, je prévois de bien mauvais jours. Mon pauvre cœur, qui va cesser de battre, en saigne de douleur. On guérira les blessures du corps, mais le mal des âmes, qui le guérira? L'ouvrier, tel qu'il sort des mains des Percheron, n'est plus un ouvrier, c'est un redondant qui se promène la casquette sur l'oreille, tout dispose à chercher querelle à une société et à un gouvernement quelconque. Il lui faut du tapage et des coups. Il veut qu'on marche à sa fantaisie, ou autrement il brise les vitres. La chose à quoi il songe le moins, c'est son travail. N'a-t-il pas mieux à faire? Ne faut-il pas qu'il donne son avis sur mille questions et redresse les torts des hommes d'Etat? Et les patrons! qui les surveillent? qui les réduirait-ils à la famine? Il y a tant de camarades résignés au rôle de chiens couchants et à filer doux sur le salaire! Haro sur eux, et si ils résistent, en avant les horions! Voilà l'ouvrier tel que les Percheron l'ont fait. Dieu seul sait ce qui en sortira!

Après avoir décrit le lendemain la situation et la physiognomie de Paris, Paturot nous apprend que la vue dessolitaire, et surtout des cuirassiers, produisit sur Malvina une impression telle qu'elle rendit son estime au gouvernement. L'état de siège ont son assentiment. Personne n'en comprenait mieux les douceurs, n'en demandait avec plus d'instance maintenant. Volontiers elle en eût fait une institution permanente. La passion de madame Paturot pour les cuirassiers exerça une certaine influence sur Jérôme, qui ne jugea pas sévèrement le grand œuvre. Sans doute la Constitution ne lui semblait point parfaite, mais enfin, telle qu'elle est, il l'accepte. Ses plaisanteries renouvelées des petits journaux contre l'orgat, la limonade et les violons de la République, ne valent pas cette sortie contre la province au sujet du désir extravagant qu'elle a d'entendre ses représentants parler, ou du moins d'apprendre qu'ils ont fait un discours. « C'est vers les palmiers oratoires, dit-il, qu'elle dépêche ses élus; elle ne veut pas qu'ils se trompent de destination. D'un seul coup elle les suit dans les colonnes du journal officiel et se montre plus secourable pour leurs défaites que pour leur silence. Elle aime mieux les savoir ridicules que discrets. Une notoriété quelconque, voilà ce qu'elle exige et attend. De bon ou de mauvais aloi, peu importe. L'essentiel pour elle, c'est de retrouver dans les papiers publics des noms chers à son cœur. Elle n'exige pas qu'ils soient sublimes tous les jours; au besoin même, elle se contente d'une petite lecture, exécutée sous son intention, au bruit de mille entrebâtements et devant des banquettes vides. Le moindre objet lui devient un jouet. »

« Dieu sait combien cette disposition de la province engendre de misères au sein des corps délibérants! De là les amendements oiseux et les motions bouffonnes. De là les discours frappant dans le vide et les mille stratagèmes des travaux intérieurs. De la bien des heures perdues et des tempêtes issues de l'ennui. Oh! que la province serait mieux

inspirée si elle exigeait de ses représentants précisément le contraire de ce qu'elle en exige! Si, au lieu d'encourager les intempérances de la parole, elle accordait des primes au silence! Les lois y gagneraient, les débats aussi. Malheureusement cette réforme n'est pas mûre; elle risque de ne l'être jamais; les avocats y perdraient trop. En attendant, il fallait s'exécuter et fournir un discours. Les plus ambitieux parvenaient à placer un mot dans la Constitution; les plus humbles s'élevaient aux honneurs d'un amendement retiré. Pendant deux mois nous eûmes ce spectacle. On ne saurait croire jusqu'où allèrent ces entreprises contre la patience de l'Assemblée. »

Peut-être désirerez-vous savoir ce qu'est devenu Jérôme Paturot? Il nous l'apprend dans son dernier chapitre. Sa femme a obtenu pour lui la place d'inspecteur général de la civilisation arabe dans le nord de l'Afrique. En ce moment, il plante sa tente au pied de l'Atlas. Il est parti sans regret, il plaint la solitude, s'est-il dit en partant, que Dieu a mis les joies sans ombres et les sociétés sans défauts. On pressentiment l'avertit qu'il y trouvera les sept combinaisons qui manquent à la sienne. S'il y parvient, il s'engage en terminant à porter cette découverte à la connaissance de l'univers.

Telle est la première suite, — puisque M. Louis Reybaud nous en fait presque espérer une seconde, — de ce Paturot dont la première partie a obtenu un tel succès en France et à l'étranger que plus de dix éditions successives, illustrées et non illustrées, n'ont pu laisser la curiosité publique, qui force en ce moment encore l'éditeur à la réimprimer. Nous avons essayé d'en donner une idée générale plus encore en citant des fragments qu'en l'analysant. Comme nos lecteurs ont pu en juger, c'est une série de tableaux satiriques, plus ou moins finis, mais tous tracés de main de maître, qui se suivent sans se rattacher l'un à l'autre si ce n'est par l'ordre chronologique. Jérôme, Malvina et Oscar — nos anciens connaissances — n'y pouvant jouer et jouant qu'un rôle tout à fait secondaire. Les événements auxquels ils prennent part ou dont ils sont simplement spectateurs sont trop graves pour qu'on s'intéresse beaucoup à leur propre histoire. M. Louis Reybaud n'a donc même pas essayé, — et, loin de lui en faire un reproche, nous l'en félicitons, — d'inventer, en les remettant en scène, une de ces fables extraordinaires que réclament avant toutes amateurs de romans. Rien de plus simple que son canevas, Jérôme, rentre en province à l'époque de la révolution de février, vient à Paris avec sa femme; ils y retrouvent Oscar, et tous trois ils regardent et observent ce qui se passe autour d'eux depuis les premiers jours de mars jusqu'à la promulgation de la Constitution. Jérôme, qui jadis avait cherché une position sociale, cherche la meilleure des républiques. Hommes et choses, il voit tout, il juge tout avec cette finesse, ce bon sens, cette malice qui caractérisent son historien. Pas un fait important n'échappe à son examen et à son appréciation; aussi ses mémoires écrits avec une verve intarissable, dans un style vif et mordant, et contenant une histoire critique complète de l'année 1848, survivront-ils. nous n'en doutons pas, à beaucoup d'autres livres, en apparence plus sérieux, comme une des peintures les plus vraies, les plus spirituelles, les plus amusantes et les plus tristes en même temps des vices, des travers, des ridicules, des erreurs, des folies de cette époque mémorable qui a eu tant de fautes à se reprocher.

Le succès du *Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques* a été aussi grand que celui du *Paturot à la recherche d'une position sociale*. Publié par livraisons, il a eu en peu de temps plus de 10 000 souscripteurs. La seconde édition est épuisée. Avant la fin de l'année, il aura les honneurs de l'illustration. Nous avons sous les yeux les premières livraisons de l'édition illustrée qui sera terminée d'ici au jour de l'an, et dans laquelle M. Louis Reybaud a fait disparaître quelques taches légères qu'il avait reconnues lui-même avant que la critique les lui signalât. Les gravures — nous en publions quatre dans cet article — sont signées du nom de Tony Johannot. Jamais cet artiste n'avait fait preuve de plus d'esprit et de goût. Il avait à lutter contre un adversaire difficile à vaincre. Grandville, qui avait illustré avec tant de bonheur la première partie du *Paturot* (1). Nous n'osons pas dire qu'il l'a surpassé; mais, à coup sûr, il l'a égalé. Du reste, pour mettre nos lecteurs à même d'en juger, nous plaçons deux dessins de Grandville en regard de ceux de Johannot : qu'ils prononcent entre les deux si, comme nous, ils ne leur accordent pas le prix ex aequo.

(1) Un magnifique volume grand in-8° — Librairie Paul et Le Chevalier. On trouve aussi, à la même librairie, dans les éditions de la première partie de *Paturot* : l'une in-18 à 5 fr. 50, l'autre format Cazin (2 vol.) à 1 fr. le volume.

Les abonnements à L'ILLUSTRATION qui expirent le 1<sup>er</sup> janvier 1849, doivent être renouvelés pour qu'il n'y ait point d'interruption dans l'envoi du Journal. S'adresser aux Libraires dans chaque ville, aux Directeurs des Postes et des Messageries, — ou envoyer franco un bon sur Paris, à l'ordre de A. LE CHEVALIER et Co, rue Richelieu 60.



1830. — 1848.

Revue rétrospective ou archives secrètes de l'ancien gouvernement, publiée par M. TASCHEREAU, chez Paulin.

Gens du pays fameux par ses gâteaux,  
S'il est des trous à vos mailles, s'il est des  
Caez les bien; votre compatriote  
Vous observe et dit tout prend note,  
Et puis, ma foi, le jour viendra  
Où tout s'imprimera.

Ces vers, traduits d'un poète anglais, que M. Taschereau a choisis pour épigraphe de son recueil, lui conviennent parfaitement. Aujourd'hui, en effet, il importe plus que jamais de ne pas avoir de trous à ses mailles, de ne pas pêcher en eau trouble, de ne pas mettre la main dans toutes ces petites saletés politiques et diplomatiques qu'enveloppent un instant une triple obscurité. Mais bientôt la lumière se fait; tout se sait aujourd'hui, et tout ce qui se sait s'imprime. Portefeuille de rois, de princes, de ministres, tout cela est vidé un jour sur la place publique. On perd la partie, et, comme on n'a pas le temps de ramasser les cartes, il arrive des curieux qui se saisissent, qui les examinent et qui révèlent à tous le dessous de ces cartes fatales, tandis que d'autres ramassent les enjeux.

M. J. Taschereau est un de ces curieux-là, un de ces amateurs d'histoire à tout prix, qui, le lendemain d'une révolution, ne demandent pour leur part que de petits papiers dont personne alors ne se soucie beaucoup, et qui pourtant, on ne tarde pas à s'en apercevoir, ont bien aussi leur importance. Déjà, après la révolution de juillet, M. Taschereau avait publié une *Revue rétrospective*, où il avait recueilli une foule de curiosités historiques et biographiques. Il a repris son titre pour enregistrer des documents ignorés sur la monarchie de juillet et sur tout ce qui, de près ou de loin, concerne ses grandes et petites affaires. Toutes les pièces de son recueil sont autant de témoins qui en déposent fidèlement. Nous y voyons à l'œuvre, et, dans leur désolable, dans les coulisses de leur théâtre, en quelque sorte, tous les personnages qui ont joué un rôle sur la scène politique dans ces dix-huit dernières années. Aujourd'hui la seule manière d'en écrire l'histoire, c'est de faire l'inventaire de leurs archives, et de les publier avec intelligence, avec impartialité, et je ne crains pas de dire que M. Taschereau s'est constamment montré, dans tout le cours de sa publication, aussi impartial qu'intelligent; il n'a ménagé aucun coupable, il n'a rien distrait des pièces compromettantes qu'il devait publier, et corrupteur et corrompus ont perdu leurs pas auprès de lui.

En agissant de la sorte, M. Taschereau a dû se faire naturellement beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. Mais il y a des ressentiments qui honorent, et il n'appartient qu'aux lâches et aux imbéciles d'être les amis de tout le monde. Que M. J. Taschereau se glorifie donc des haines implacables qu'il a soulevées, car chacune de ces haines est un hommage à sa probité, et le grand citoyen en Auguste Blanqui aurait moins crié contre le *petit Taschereau* si le *petit Taschereau* avait été moins véridique envers le grand citoyen Auguste Blanqui.

On se rappelle le bruit que causa la publication du fameux document Blanqui, document qui est aujourd'hui chose jugée. Ce n'était rien de moins qu'une dénonciation très détaillée de l'organisation des sociétés secrètes, du nombre de leurs chefs et de leurs soldats. Il fallait, certes, les bien connaître pour en parler ainsi, et avant même qu'un jugement n'intervint en cette matière, plus d'une circonstance du rapport avait désigné M. Blanqui comme son auteur. Ses anciens associés politiques furent presque tous les premiers à l'en accuser et j'ai entendu, à ce propos, M. Barbès s'exprimer, dans son club, dans les termes les plus méprisants sur le compte de M. Blanqui. Depuis César s'est rapproché de Pompée; mais le document reste, et il ferme la première, mais non pas la moins belle, des pages du recueil de M. Taschereau.

Au surplus, il y en a chez lui pour tout le monde, et les conservateurs, les gens de la droite et même ceux de la gauche, ont une place dans son recueil. Les dames mêmes n'y sont point oubliées. C'étaient elles autrefois qui faisaient mouvoir tous les fils de la politique secrète, et, quoiqu'elles aient beaucoup perdu, elles ne sont pas descendues sans jouer encore quelquefois un petit bout de rôle. M. Guizot avait pour correspondantes des Agnès, des Esther et des Marguerite dont les lettres ne sont pas un des moindres ornements de la *Revue* de M. Taschereau. Il y a notamment une certaine lettre d'une certaine Agnès de Kladsworth qui prouve que cette jeune demoiselle savait très bien écouter pour entendre, et qu'elle ne perdait rien de ce qu'elle avait entendu. Sa lettre, adressée à M. Guizot, renferme de très significatives paroles de M. Thiers sur l'avenir de la monarchie de Louis-Philippe. En ce temps-là M. Thiers a été vraiment prophète, et il a eu le plaisir de voir ses prophéties accomplies, et plus tôt même, et beaucoup plus complètement qu'il ne l'aurait souhaité. A ce titre, la lettre de cette Agnès germanique est un fort curieux document.

Si M. Guizot avait, et je ne lui en fais pas un reproche, des agents des deux sexes pour surveiller et écouter ses adversaires, il avait encore, il avait surtout, pour récompenser ses amis, des mains toujours pleines, des places toujours vacantes. Quand il n'y en avait plus, on en créait, et en ce temps-là, le budget souffrait tout. Pauvre budget, il est le seul qui ne gagne jamais rien aux révolutions. Mais avant février, que de grands seigneurs, que de ducs, de comtes et de barons allaient y puiser en secret! Que de députés dont le patriotisme aspirait ardemment à servir le pays de cinq ou six façons! Rien ne pouvait effrayer leur zèle, et ils ne reculaient pas devant un cumul dont la patrie devait se trouver si bien. « La France », disait un jour Louis-



Philippe à un pair qui lui soumettait humblement quelques observations, la France ne veut être représentée que par une chambre gorgée de preuves. » Et ce qu'il disait, il le faisait, on en trouve la preuve à toutes les pages du recueil de M. Taschereau, qui nous étale je ne sais combien d'illusions pressantes, de recommandations médiocrement désintéressées que messieurs de la chambre haute et de la chambre basse adressaient aux ministres pour leurs fils, leurs neveux, leurs cousins, et le plus souvent pour eux-mêmes. J'ai indiqué aux curieux cette petite chronique scandaleuse, je ne veux pas ici citer de noms propres, mais ils en verront la une multitude, et des plus illustres, et des plus huppés, et des plus aristocratiques.

A côté de ces lettres, M. J. Taschereau a donné l'état des fonds secrets des différents ministères pendant plusieurs exercices de 1830 à 1848. Toutes les parties prenantes y sont indiquées, et l'un y voit des parties qui prenaient partout et toujours, sans qu'on sache ce qu'elles faisaient de ce qu'elles avaient pris. Il est à croire cependant qu'elles ne gardaient pas toujours tout ce qu'elles prenaient. Ainsi M. Lingay, qu'on voit puiser à la fois des sommes considérables sur toutes les caisses de tous les ministères, était chargé sans doute d'en distribuer secrètement quelque chose. Ce M. Lingay, qui a été depuis le secrétaire de M. Caussidière, était auparavant celui du cabinet du 29 octobre. Il y préparait aux ministres la besogne parlementaire, et à la veille des grandes discussions, comme celle de l'Adresse, il indiquait, dans des exposés courts et précis, les points sur lesquels porterait l'attaque, et les moyens qu'on avait de le repousser. M. Lingay s'occupait aussi du personnel des chambres, et, sondant les trépas et les cœurs, il montrait comment on pourrait attirer celui-ci, compromettre celui-là, faire taire l'un et parler l'autre. Tous ces Mémoires, Rapports, Notes et Résumés de M. Lingay sont compris en entier dans le recueil de M. Taschereau, et y servent d'appendices et de commentaires aux lettres du roi, des princes et des ministres des différents cabinets.

Ces lettres sont en très-grand nombre, et concernent toutes les grandes questions intérieures et étrangères qui ont été résolues ou simplement débattues dans ces dernières années, et plus particulièrement depuis l'avènement du ministère du 29 octobre. Ainsi l'affaire de Taïti, depuis son origine jusqu'au dévouement de M. Dupuy-Lôu, les affaires d'Espagne et le mariage du prince de Montpensier, la crise ministérielle de mars et de mai 1839, la question de la dotation, etc., repassent successivement sous nos yeux dans la revue de M. Taschereau, tels qu'ils ont été envisagés et traités par les ministres, par le roi et sa famille. L'affaire de la dotation tenait au cœur de Louis-Philippe; c'était un de ses *dadas*, et il a conservé jusqu'à la fin l'espérance de la faire sceller, enlancher et ferrer par les deux chambres.

On n'a point oublié qu'en 1844 fut lancé dans le *Moniteur*, comme un ballon d'essai, un article où cette éternelle demande de dotation était de nouveau reproduite. On n'y avait rien compris jusqu'alors, disait l'article, il importait donc de l'expliquer, c'est-à-dire, d'en faire l'objet d'un petit projet de loi avec toutes ses conséquences. Cet article causa une surprise presque universelle, et une irritation égale à cette surprise. Les journaux s'en firent rudement les échos et ne ménagèrent pas les auteurs de cette maladresse. Pourtant ce fut après avoir lu ces réponses de presque toute la presse au *Moniteur*, que Louis-Philippe écrivait à M. Guizot cette lettre :

« Mon cher ministre, contre ma constante habitude (ce trait est à noter), j'ai ouvert ce matin tous les journaux pour voir ce qu'on disait de l'article. J'ai d'abord été bien aise que tous l'aient reproduit en entier. Ensuite la fureur qu'il excite ne m'étonne pas et ne me paraît pas un mauvais symptôme. La déclamation de *foie* et de *démence* du *Constitutionnel* trahit la colère que lui causent l'article et sa publication. Mais à présent que la polémique est engagée, il faut la soutenir vigoureusement... Il est clair qu'on veut faire, comme les autres fois, tomber la question en arrêtant le débat par intimidation ; et, cela étant, il faut au contraire leur montrer qu'ils ne font pas peur, et qu'ils n'étouffent pas les justes cris de ma famille et de moi-même.

Je vous recommande cela vivement, mon cher ministre, et je vous prie de mettre les fers au feu dans ce sens-là.

« Bonsoir, mon cher ministre. »

Cette lettre est doublement curieuse, d'abord à cause de la circonstance particulière à laquelle elle se rattache ensuite et surtout par ce qu'elle nous apprend du caractère politique de l'ex-roi. On y voit le principe de l'aveuglement qu'il a perdu, cette persévérance dans ses desseins dès qu'il les avait adoptés, ce mépris de l'opinion publique, qu'il n'interrogeait que pour avoir le plaisir de la braver. Cependant ce n'était pas l'habileté, la sagacité même qui lui avaient manqué autrefois ; mais Louis-Philippe en était arrivé à faire systématiquement tout le contraire de ce qu'avait fait avant 1830 le roi de Orléans. Ce n'était pas celui-là qui eût négligé de lire les journaux, de s'enquérir soigneusement de l'état de l'opinion, et d'y conformer religieusement ses paroles et ses actes. Aussi beaucoup de gens, confiants dans cette perspicacité du prince, dans cet esprit de mesure qu'il avait montré, avaient lieu de croire qu'un pareil homme s'arrêterait toujours où il faudrait s'arrêter pour ne pas tomber. Mais il paraît que le trône, entre autres propriétés fâcheuses, a celle d'aveugler les plus clairvoyants, de rendre témoins les plus circonspects. Louis-Philippe a succombé dans une lutte imprudemment engagée contre la majorité du pays, contre Paris notamment, Paris qui l'avait élevé en trois jours et qui en trois jours l'a renversé.

A côté de ces documents sur la vie politique de l'ex-roi, M. J. Taschereau en a placé d'autres, et de non moins intéressants, sur sa vie privée, sur la manière dont il employait et administrait sa fortune. Entre toutes les pièces qui s'y rapportent, nous indiquerons deux comptes, l'un de

1841, l'autre de 1845, qui nous prouvent que Louis-Philippe ne laissait jamais son argent sans emploi, qu'il consacrait à l'achat de rentes sur l'Etat presque toutes les sommes que l'intendant de la liste civile mettait à sa disposition pour des dépenses personnelles, et même que, pour pouvoir acquiescer plus de coupons de 5 pour 100, il empruntait ou laissait ses dettes en souffrance.

Des recus de banquiers de Londres et de New-York, trouvés aux Tuileries, prouvent que l'ex-roi opérait des placements à l'étranger. Ces placements néanmoins ne paraissent pas avoir été très considérables.

Un document que je ne reprocherais de ne pas signaler, est une sorte de sommaire biographique et bibliographique ou Louis-Philippe a indiqué par ordre de dates, depuis sa naissance jusqu'à son avènement au trône, les principaux événements de sa vie et les livres que selon lui, on doit consulter pour en écrire l'histoire. Mais cette histoire-là, si on l'écrivait d'après de pareils documents, ne serait guère qu'une longue et fastidieuse apologie, le travail d'un historien breveté et patenti. Madame de Genlis, M. Boutmy, M. Valot, M. Raissin, M. Châteaufort, M. Collin, tels sont les analystes auxquels renvoie Louis-Philippe, et qui assurément seront peu interrogés par l'historien destiné à écrire l'histoire de sa vie et de son règne, histoire dont le temps n'est pas venu, parce qu'il n'est pas encore possible de l'écrire avec équité et impartialité.

Dans sa correspondance, ce qu'il y a de vraiment honorable pour le caractère de l'ex-roi, ce sont les lettres de famille, celles qu'il adresse au duc d'Aumale, au prince de Joinville, pour le féliciter de quelques beaux faits d'armes, après la prise de Saint-Jean-d'Ulloa, après quelque brillant combat en Algérie, où ses fils s'étaient noblement signalés. Quelques-unes de ces lettres sont empreintes d'un caractère assez élevé, et il faudrait, pour le méconnaître, être l'esclave de cet aveugle esprit de parti, qui, absorbé en lui-même, refuse de comprendre tout ce qui n'est pas lui.

Je mentionnerai, en outre, quelques lettres du duc d'Orléans, écrites avec une douceur et une loyauté militaires.

A côté des lettres du roi et des membres de sa famille se placent celles des ministres et des ambassadeurs. M. Guizot, M. Molé, le maréchal Soult, M. Duchâtel, M. Villémin, M. Martin (du Nord), M. de Saint-Aulaire figurent fréquemment dans cette correspondance. Les négociations diplomatiques sur la question d'Espagne y sont tout au long exposées. Il n'est que juste de reconnaître qu'elles ne révèlent rien qui approche de ces scandaleuses hypothèses que les journaux anglais avaient fait ressurcir contre notre diplomatie, dans le dépit que leur inspira le mariage du duc de Montpensier. La reine Victoria ne fut pas celle qui fut le moins blessée de ce dénoûment inattendu. On lui parvint une lettre ou plutôt par un billet fort sec qu'elle répondit à la lettre de faire part du susdit mariage.

Nous trouvons aussi de curieux renseignements sur les affaires de la Suisse, mais qui ne changèrent rien au récit du triste rôle que nous y avons joué. M. Guizot devint cependant bien connaître l'état des esprits dans cette république, et le peu de sympathie que lui et sa politique avaient inspiré. Il avait des correspondants très intelligents et fort bien placés pour tout savoir dans la parti démocratique. Dans le nombre de ces correspondants *secrètes*, se trouvent des littérateurs, des professeurs français qu'on est fort étonné de rencontrer là. Il importe cependant à tout le monde de savoir qu'ils y figurent, et en quelle qualité ; et c'est là encore une des raisons pour lesquelles tout le monde devrait lire, et lire attentivement, toutes les pages de la *Revue* *respective*.

A l'égard des questions intérieures, les lettres des ministres et celles du roi sont nombreuses et curieuses : ce qu'on y remarque surtout, c'est une absence complète d'idées élevées, de sentiments généreux dans tout ce qui s'applique à l'administration du pays. C'est là le plus vilain côté du gouvernement de ce roi, et qui le devait rendre inévitablement.

On ne voit pas une seule fois transpirer dans cette correspondance quelque chose de national, de patriotique. Les députés s'absorbent dans leur dévouement aux ministres, les ministres dans leur dévouement au roi, le roi dans des questions d'étiquette et de ménage. Donnera-t-on la croix d'officier ou de commandeur à celui-là ? Nommera-t-on Pierre conseiller, et Paul président ? Placera-t-on le cousin de Paul ou le cousin de Pierre ? Aurons-nous la dotation ? Faut-il nommer M. Bugeaud d'Isly, en dépit du duc de Dalmatie, ou n'en rien faire pour ne pas lui déplaire ? Telles sont à peu près toutes les questions qu'on semble se réduire, dans ces dernières années, la politique intérieure du gouvernement de Louis-Philippe, à qui les personnes avaient fini par masquer les choses, et qui, comme la plupart des rois, à force de rencontrer sur son chemin les intérêts, avait cessé de croire aux principes.

Deux lettres, bien remarquables à divers titres, terminent dans la *Revue* de M. Taschereau, ces longs extraits de correspondance. L'une, du prince de Joinville au duc de Nemours, écrite le 7 novembre 1845 à bord du *Sauvegarde*, nous révèle les tristes pressentiments qui affligèrent dès lors l'âme du jeune prince. L'autre est du général Bréa, et fut par lui écrite au général Cavaignac, une heure avant qu'il ne fût si lâchement, si odieusement assassiné. Les dernières lignes de Bréa sont vraiment touchantes par l'effusion avec laquelle il remercie le général Cavaignac du commandement qu'il lui a confié, par l'espérance toute joyeuse avec laquelle il croyait à une victoire, lui qui marchait à une assésion.

Me voici parvenu aux dernières pages du recueil de M. Taschereau, et cependant je suis loin de l'avoir épuisé, d'avoir indiqué tout ce qu'il renferme de documents intéressants, et dont l'histoire fera son profit. J'en ai forcément laissé de côté, en prose et en vers, qui auraient eu droit à une honorable mention. Mais on ne peut tout dire, et résumer en trois pages tout un gros livre. J'y renvoie, et y renvoie tous ceux qui voudront connaître le revers de la médaille, le dessous des cartes de la politique et de l'administration de Louis-Philippe. C'est un spectacle aussi édifiant qu'amusant, et qui offre sa leçon et sa morale.

Je ne finirai pas sans féliciter de nouveau M. Taschereau d'avoir entrepris et mené à bonne fin cette courageuse publication, d'y avoir introduit beaucoup d'ordre et de clarté, d'y avoir même ajouté, chaque fois qu'il en a eu l'occasion, de petites notes piquantes et instructives, qui l'assaisonnent agréablement. Un homme d'esprit ne s'abîme jamais tout entier ; il a beau compiler, compiler, compiler ; il a beau se cacher derrière les documents et les citations, on aperçoit toujours le bout de l'oreille, et tout en le reconnaissant par ce petit bout-là, on doit le féliciter de n'en avoir pas montré davantage, puisque le sujet ne le comportait pas. C'est encore avoir de l'esprit que de n'en pas montrer hors de propos.

ALEXANDRE DUFAT.

## Bulletin bibliographique.

*Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, par Alfred MICHELIS, tome IV, un volume in-8°. — Paris, Jules Renouard.

M. Alfred Michiels vient de publier le tome IV de son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise*, impatientement attendu par tous ceux qui avaient lu les précédents volumes. Ce volume était à moitié imprimé au moment où la révolution de février a éclaté. Les événements survenus depuis en ont retardé la publication. Il s'ouvre par une préface intitulée *Un entrepreneur de littérature*, dans laquelle l'auteur, M. Jules Perrier, fait une revue de la guerre au gouvernement déchu. M. Alfred Michiels l'aurait supprimée, comme hors de saison, si elle n'était relative à un trait de friponnerie littéraire et commerciale dont il a fait justice et dont l'histoire des lettres n'aurait pas d'exemple.

L'*Histoire de la peinture flamande et hollandaise* ne devait pas former plus de quatre volumes ; mais l'abondance des matières a forcé M. Alfred Michiels d'en ajouter un cinquième, qui sera réellement le dernier. Le quatrième, que nous venons de lire avec le plus vif intérêt, contient, dans la fin du livre II, les biographies critiques de Barthélémy Spranger, Karel Van Mander et quatre chapitres consacrés à de nombreux artistes, et qui ont pour titres : *Développement du paysage, Développement de la peinture d'intérieur, Marine, Bataille, Fleurs et Animaux, Développement du portrait, Ténacité de genre*. A la fin de ce livre, M. Alfred Michiels résume les résultats du système suivi.

Le livre IV se divise en huit chapitres. Le premier s'occupe spécialement des maîtres de Rubens ; Rubens rempli à lui seul le second, le troisième, le quatrième et le cinquième : Van Dyck et Jacques Jordans se partagent les trois derniers. Espérons que cet important ouvrage sera bientôt terminé. Nous en apprécions l'esprit et les mérites lorsque nous rendrons compte du cinquième et dernier volume.

*Jurisprudence générale, répertaire méthodique et alphabétique de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de droit civil, commercial, criminel, administratif, du droit des gens et du droit public*, nouvelle édition, par M. DALLOZ aîné, tome X.

Le tome X de cette importante publication a été mis en vente il y a peu de jours. Il contient le *Traité des communes*, c'est-à-dire tout ce qui est relatif à l'aux actifs et passifs des communes ; 2° aux autorisations de pader ; 3° aux biens communaux ; 4° au partage des biens communaux ; 5° à la jouissance de ces biens ; 6° aux contrats des communes, ce qui comprend les acquisitions, aliénations, transactions, emprunts, baux et adjudications qu'elles peuvent avoir à consentir ; 7° à leurs dettes et créances ; 8° enfin à leur responsabilité. Outre ce traité, qui renferme la matière d'environ douze volumes in-8° ordinaires on remarque encore dans le tome X les articles *Compétence et Compétence administrative*. Le premier qui pose les règles générales de la compétence, le second qui présente un commentaire complet de la célèbre disposition de la loi de 1790, par laquelle l'Assemblée constituante a établi la ligne de démarcation entre les compétences judiciaires et administratives.

La Constitution de 1848 avait voté le terrain des lois organiques parlaient connu. M. Dalloz va donner la plus grande célérité à l'impression de la nouvelle édition que la force des choses et l'intérêt bien compris de ses nombreux souscripteurs l'avaient déterminé à ralentir. Il va faire imprimer trois volumes à la fois : ce sont les tomes IX, X et XXV, qui renferment, savoir : le IX, le traité de la compétence civile, de la compétence commerciale, de la compétence criminelle, de la compétence des conseils et du compte courant ; le tome X, la législation et une partie du traité de l'enregistrement, des droits d'hypothèques, de transcription et du timbre ; le tome XXV, le traité des forêts et celui des frais et dépens.

*De la puissance américaine*. — Origine, institutions, esprit politique, ressources militaires, agricoles, commerciales et industrielles des Etats-Unis, par GUILLAUME-TELL POSSIV, ministre plénipotentiaire de la République française aux Etats-Unis. 2 vol. in-8. Paris, 1848. — Guillaumin. 3<sup>e</sup> édition.

Cet ouvrage a paru pour la première fois à la même époque que *l'Illustration*. Il y a six ans environ nous en avons rendu compte dans les premiers numéros de ce journal. Une seconde édition semblable à la première a été publiée récemment par la même maison. Cette édition est venue à la librairie Guillaumin, se distingue des deux précédentes par des modifications et des additions importantes. Avant de partir pour les Etats-Unis, où il va représenter la République française en qualité de ministre plénipotentiaire, M. Guillaume-Tell Possiv a revu, corrigé et complété son ouvrage, dont les événements survenus en France et en Europe depuis le commencement de l'année devaient nécessairement augmenter l'intérêt et l'actualité. Nous ne croyons pas devoir renvoyer le lecteur à ce que nous avons fait il y a six ans de cette remarquable et utile étude ; nous nous contenterons de rappeler en annonçant sa seconde réimpression, qu'elle se divise, comme on l'a vu, en deux parties distinctes qui forment chacune un volume. La première a pour titre : *Origine, institutions, esprit politique des Etats-Unis*. La seconde traite de leurs ressources militaires, agricoles, commerciales et industrielles.





Hampton-Court.



Éruption du Woua-hou dans les Iles Sandwich.



PAULIN